

Henry de Montherlant et l'Algérie : un refoulement qui perdure.

Henry de Montherlant, contrairement aux oubliés de l'histoire algérienne évoqués précédemment, appartient à l'époque contemporaine : Il est décédé en 1972. De *La Rose de sable*, roman écrit à Alger en 1930-1932 à sa dernière œuvre, *Un assassin est mon maître*, paru en 1971, un an avant sa disparition, la question algérienne l'a obsédé. Elle est présente dans ses *Carnets* (*Carnets 1930-1944*, *La Marée du soir* (1968-1971 et *Tous feux éteints*, recueil posthume, 1972. Mais aussi dans les romans *Les célibataires* (1934), *Les jeunes filles* (1936 - 1939), *Le chaos et la nuit* (1963), *Un assassin est mon maître* (1971) ainsi que dans *Le Fichier parisien*, recueil posthume de courtes notices, parues de 1927 à 1970 et publiées en 1974. Bien souvent l'auteur a repoussé l'édition des livres et opuscules traitant de l'Algérie pour diverses raisons sur lesquelles il ne s'est pas toujours expliqué. Nous connaissons celles qui l'ont conduit à attendre 1968 pour que paraisse l'édition grand public de *La Rose de sable*, écrite à Alger en 1930-1932. Les scrupules et interrogations de l'auteur ont été la cause de multiples retards d'édition. *Un voyageur solitaire est un diable* (dont les textes ont été écrits entre 1925 et 1929) a été publié seulement en 1961 et repris dans ses *Essais* en 1963. Aucune édition complétée par des éclaircissements sur *Un voyageur solitaire est un diable* n'a été entreprise par la suite. Montherlant écrivait en 1939 une préface en s'interrogeant sur l'intérêt de publier des textes dépassés, *craignant de troubler le public et de multiplier à plaisir les malentendus*. Les chroniques qui constituent le recueil intitulé *Le Fichier parisien*, paru en 1974, ont été écrites entre 1942 et 1944. *Un voyageur solitaire est un diable* et *Le Fichier parisiens* inscrivent dans le fil tortueux de sa relation à l'Algérie.¹

Les lignes qui suivent ont pour objet d'exhumer un grand nombre d'analyses et de prises de position de l'auteur, parfois très hardies, sur la question coloniale. Tout en essayant de mettre en lumière quelques-unes des puissantes et durables pressions, idéologiques notamment, qui ont été à l'origine du naufrage de ces textes. C'est la raison pour laquelle il nous a paru important d'en citer un large éventail dans le temps. L'œuvre de Montherlant est toujours victime de préjugés aujourd'hui,

Il est vrai que l'auteur se résoudra bien tardivement à publier son œuvre dans son intégralité, *La Rose de sable*. De surcroît en 1968 ! (Une édition à tirage limité était parue l'année précédente).

Comment cet *aristocrate au bled* aurait-il être proche des Musulmans ? Comment aurait-il pu dénoncer l'injustice qui les frappait ? Le cas Montherlant mérite qu'on s'y attarde car il illustre à merveille ce qu'écrivait Marc Bloch (*Apologie pour l'histoire*) : *les passions du passé mêlant leurs reflets aux partis-pris du présent, l'humaine réalité n'est plus qu'un tableau en noir et blanc*.

Au-delà des écrits sur le colonialisme en Algérie, c'est l'ensemble de l'œuvre d'Henry de Montherlant qui reste encore victime des préjugés et des images toutes faites. Voire de la haine. La biographie d'Henry de Montherlant de Pierre Sipriot (*Montherlant sans masque*,

¹ Les poèmes d'inspiration africaine et française (*Encore un instant de bonheur*, 1934) sont, parfois, un écho de sa relation tumultueuse au peuples d'Afrique du Nord mais aussi de son patriotisme blessé.

Robert Laffont, 2 volumes, 1982-1990) qui s'est vivement attaqué à l'homme, n'est pas étrangère à l'oubli de l'œuvre et notamment des positions anticolonialistes de l'auteur.

Comment cet aristocrate, ce dilettante, l'auteur des *Jeunes filles* (1936), aurait-il pu dénoncer le colonialisme ? Qu'importe qu'André Malraux ait pris sa défense au lendemain de la Seconde Guerre mondiale lorsqu'il fut, à tort, accusé de collusion avec le régime de Vichy.

André Malraux écarte tout soupçon de collaboration chez Montherlant dans les confidences qu'il confie au rédacteur de la revue suisse *Labyrinthe* le 15 février 1945. Si ce n'était pas le cas le Commandant de la brigade Alsace-Lorraine n'aurait pas confié à son interlocuteur les propos suivants :

Les écrivains français dont l'œuvre entière est postérieure à 1916 et qui ont à l'étranger l'audience la plus étendue, Giono, Bernanos, Montherlant et moi-même sont liés tous les quatre parce qu'on peut appeler la tradition héroïque de la France, sa tradition cornélienne.

Dans ce numéro du 15 février 1945 de *Labyrinthe* André Malraux ajoute, au sujet de Montherlant : *il n'était pas davantage fait pour la politique, il ne s'y était pas risqué et il avait raison.* Propos qui indique qu'il ne nourrissait pas de soupçons sur son attitude sous l'Occupation.²

Les critiques et chroniqueurs spécialistes d'Albert Camus se gardent bien souvent d'évoquer sa vive admiration pour Montherlant laquelle datait de sa jeunesse. Camus reconnut vite, au lendemain de la Libération, que les inquiétudes qu'il avait ressenties un moment, en 1939/40, au sujet des prises de position de l'auteur de *Service inutile* par rapport à l'occupant, n'étaient pas fondées. Il demeura un fidèle lecteur de ses Carnets jusqu'à sa tragique disparition.

Marguerite Yourcenar a toujours souligné le vif intérêt qu'elle portait à l'œuvre de Montherlant : *Les célibataires* (1934) et *Le Chaos et la nuit* (1963) lui paraissent d'authentiques chefs-d'œuvre. Elle lui rend hommage dans un ouvrage tardif (*Les yeux ouverts*, Entretiens avec Mathieu Galley, 1980), page à laquelle on n'a guère prêté attention. Comme Camus elle relisait souvent ses *Carnets*. Son admiration pour *Les célibataires* rejoint celle qu'éprouva le jeune Louis Aragon pour un roman dans lequel les ouvriers algériens, émigrés dans les banlieues parisiennes, apparaissent pour la première fois dans la littérature française.

Malaise chez Jacques Berque ?

Jacques Berque, croisant curieusement *Passions du passé et parti-pris du présent*, deux années avant la parution des *Entretiens* de Mathieu Gallet avec Marguerite Yourcenar, a tenu de violents propos contre Montherlant dans un ouvrage, fruit d'un entretien avec une ancienne étudiante (*Arabes, Entretiens avec Mirèze Akar*, Stock, 1978). Propos qui ont peiné l'admirateur que je suis du *Maghreb entre deux guerres* ou de *Dépossession du Monde*.

Dans le chapitre 2, (intitulé *Service inutile* !) Berque évoque ses fonctions administratives à la municipalité de Fès en 1936. Soudain il abandonne son récit pour la brève incise suivante totalement étrangère à son récit :

Au fait, je relisais à l'époque « Les Voyageurs traqués », de ce Montherlant qui depuis m'est devenu totalement odieux.

Nous ne saurons rien des raisons de cette haine. Jacques Berque ne pouvait pas ignorer les écrits dans lesquels, tout au long de sa vie, Montherlant avait dénoncé le colonialisme. Vers la

²Voir « Mémoire », texte inédit écrit par Henry de Montherlant en 1948 et « Henry de Montherlant en 1945 par Léon Pierre-Quint, membre du C.N.E ». Textes reproduits dans la réédition de *L'Équinoxe de septembre* suivi de *Le Solstice de juin*, Paris, Gallimard, 1976.

fin de ces entretiens Berque, évoquant les razzias et rezzous qui ont marqué l'occupation française et espagnole au Maroc, invite son interlocutrice à relire *La Rose de sables*(il écrit sa blesau pluriel) et *L'Escadron blanc*. Sans préciser le nom des auteurs. Jacques Berque n'ignorait pas *La Rose de sable* de Montherlant !

On pense à ce qu'écrivait Montherlant dans *Tous feux éteints* (Carnets 1965, 1966, 1967, Carnets sans dates et 1973.)

C'est en 1927, avec « Aux fontaines du désir » que l'on commence à m'insulter. En somme cela ne fait que quarante ans.

L'administrateur colonial Jacques Berque avait commencé, comme il le reconnaît lui-même, *par accepter l'héritage que figuraient, couleur de vin, les mappemondes de notre prime jeunesse.*³ Il aura mis un certain temps à remettre en cause la colonisation.⁴

L'oubli rapide et définitif dans lequel sont tombés les textes publiés par Montherlant entre 1935 et 1938 traitant de la colonisation en Afrique du Nord.

1. 1926/ 1929 : Montherlant découvre l'Afrique du Nord dans d'étranges conditions.

Après avoir fait paraître *Les Olympiques* en 1924 (qui lui ouvrirent les portes de la notoriété) Henry de Montherlant, victime d'une grave crise psychologique entre 1925 et 1930, prend la décision de voyager dans les pays méditerranéens. Il séjourne rapidement en Italie, plus longtemps en Espagne et effectue de brefs séjours en Tunisie et au Maroc. De là il rejoint Tunis par le train et s'arrête quelques jours à Alger. On peut prendre connaissance de ses pérégrinations (entre 1925 et 1929) dans les textes recueillis dans *Un voyageur solitaire est un diable*.

Ses premiers pas dans les trois pays d'Afrique du Nord sont marqués par une instabilité extrême ; à peine arrivé dans l'un d'eux il le fuit. Déjà dans Les voyageurs traqués(Aux Fontaines du désir) il écrivait : Parti pour les lacs d'Italie, à mi-route j'ai pris peur et rebroussé chemin... Fuite loin des lacs...mais tout dépaysement pour moi est une succession de fuites... Venu de Tunis à Fez (ce qui est laborieux) , je détestai Fez et partis après deux jours pour Tanger... je fuis l'un après l'autre tous les endroits où je ne suis pas assez heureux... De telle ville (Kairouan), pressentant que je pourrais m'y brûler ...Je partis après vingt-quatre heures (écrit en 1926).

Les choses changent en 1927, année au cours de laquelle il commence à observer la société coloniale. Ce n'était pas encore le cas dans la page intitulée « Palais Ben Ayed », écrite à Tunis, dans laquelle c'est encore au passé des pays arabes que l'auteur songe (le Protectorat n'apparaît pas). En revanche dans les deux textes consacrés à Ceuta (1927 et 1929) la critique du système colonial se fait jour pour la première fois. Montherlant voyageait très souvent en autocar ce qui lui permettait d'observer les rapports entre Européens et autochtones. En quittant le Maroc « espagnol » pour le Maroc « français » il est frappé par le fait que les chauffeurs espagnols prennent la peine de ralentir et de faire signe aux Marocains qui souhaitaient monter dans le véhicule, que celui-ci était complet. Montherlant note que *les chauffeurs d'hier(côté Maroc français),sans exception passaient imperturbables, comme si l'indigène n'existait pas.*

³ Entretiens avec Mirès Akar, op cit., page 12.

⁴ Dans ces Entretiens Jacques Berque tient des propos ambigus au sujet d'Albert Camus. Il écrit : *Les Pieds Noirs n'ont été compris par personne. Camus, qui avait si bien compris leur jeunesse limpide et cruelle , a fini par leur imputer le crime de L'Étranger, sans pour autant passer au camp de l'avenir. Un avenir tellement plus grand que la justice ! Lui-même, le plus grand des Pieds Noirs, le plus « dit » en tout cas, finit par une mort absurde...*

Les observations que le voyageur fera dans la ville de Ceuta sur les rapports que les Espagnols entretiennent avec les autochtones seront également décisifs dans sa prise de conscience au sujet du colonialisme.

Dans ses Carnets 1930-1944, cahier XXXV, Montherlant écrit :

J'ai été « sauvé » en me mettant, en 1930 à écrire La Rose de Sable- sauvé de la crise des « Voyageurs traqués » - qui venait en partie de ce que, pendant les années 1927,1928,1929, je n'avais pas travaillé sérieusement. (page 1331, Essais , La Pléiade.)

Ce recueil parut de nombreuses années après les événements qu'il relate. En dépit de ses interrogations il décida de le publier en 1939 comme nous informe l'avertissement de l'édition « grand public » de 1961. L'auteur y précise que le livre était imprimé et prêt à paraître quand survint les événements de l'été 1940. L'édition originale parut seulement en 1945 quasi confidentiellement (500 exemplaires).

2. La Rose de sable , fragments du roman publiés par Montherlant de 1935 à 1938

Au cours de la période qui s'étend entre 1935 et 1938, Henry de Montherlant a donné des extraits de *La Rose de sable* dans *Service inutile*, ainsi que dans les périodiques *Marianne* et *Europe*, ces contributions ont vite sombré dans l'oubli à l'approche de la seconde Guerre Mondiale. Les écrits louangeurs que Louis Aragon leur a consacrés à cette époque ont également fait naufrage. Ils ne se sont pas relevés des polémiques qui ont éclaté à la veille et au lendemain de la Guerre. Jamais cités ils n'apparaissent pas dans l'édition récente des œuvres complètes de l'auteur du *Fou d'Elsa*.

L'essai de Montherlant, *Service inutile*, a été ostracisé dès sa parution comme l'indique une lettre qu'Henry de Montherlant adressa à Jules Roy le 31 octobre 1935 : la presse est restée silencieuse lors de la parution de cet essai :

Votre lettre m'a fait un grand plaisir, et d'autant plus qu'aucun de mes livres n'a été accueilli avec autant d'animosité et de silence que « Service inutile ». Ils ont senti le fouet : je trouve humain qu'ils montrent les dents.

Montherlant précise que les seules réponses qu'il a reçues venaient des lecteurs de *Marianne* et qu'aucun organe de presse d'Afrique du Nord n'en a fait mention.

Quelques mois auparavant Henry de Montherlant écrivait dans ses *Carnets*, années 1930 à 1944, (le Carnet XVIII est daté, Paris : du 8 octobre 1934 au 25 novembre 1934 au 17 février 1935) :

*Jules Roy m'écarte de sa vie (...) pour le ton de victoire de mes livres, malgré mes traits de désespérance. Comme cela est étrange.*⁵

Cette note a été écrite avant le 31 octobre 1935, date à laquelle Montherlant adressa une lettre à Jules Roy, (en réponse au courrier que ce dernier lui avait adressé précédemment), souligne l'intérêt que l'auteur de *Service inutile* attachait à sa relation avec son correspondant.

Le silence est également tombé sur le projet de Montherlant d'édifier à Alger une statue dédiée aux indigènes nord-africains morts en défendant leur pays (*Marianne*, 25 mars 1935 et 16 octobre 1935). Les deux articles sont parus sous même le titre : « Une statue au vaincu ».

⁵ Henry de Montherlant, *Carnets* (années 1930 à 1944) *Essais*, Gallimard, 1963, p.1152.

Il est étonnant que Jules Roy, né en Algérie, ne fasse aucune allusion à *Service inutile* paru en 1935 et aux articles de Montherlant relatifs au sort des Algériens parus dans *Marianne* et *Europe*. Sa prise de conscience de l'injustice coloniale sera plus tardive. Mais totale, cf. son essai : *La guerre d'Algérie* (1960).

Si les articles qu'Henry de Montherlant a donnés aux périodiques *Marianne* et *Europe* de 1935 à 1938 sont désormais oubliés il en va de même pour les éloges que Louis Aragon leur avait consacrés. La dernière contribution de Montherlant, dans laquelle il évoque les Musulmans algériens et la colonisation, est intitulée « Nouvelles pages de La Rose de sable », parut dans le n° 181 de la revue *Europe* le 15 janvier 1938. Montherlant, très préoccupé par la guerre faite par Mussolini à l'Éthiopie et honteux de la démission française à Munich devant les exigences d'Hitler, va cesser quelques années d'évoquer la question coloniale, compte tenu de l'urgence politique.

Montherlant a également écrit quelques lignes « prophétiques » dans le *Fichier parisien* (1974), écrites en août 1944 et « reprises », un peu modifiées, dans *Le chaos et la nuit* (1963).

Je n'ai trouvé aucun commentaire sur cette singulière reprise. Montherlant écrit dans *Va jouer avec cette poussière*, (Carnets 1958-1969) une phrase qui explique peut-être ce silence :

La critique littéraire française a cherché surtout à faire le silence sur ce qui, dans Le chaos et la nuit, était trop âpre ou trop vrai, même quand elle ne voulait pas, à priori, être malveillante. (p.114).

Montherlant écrivait en août 1944 : *Du métro Anvers débouche un troupeau chrétien, fort insolite en ces lieux pollués : compact, peu paré de grâces... Deux zazous bourgeois, avec le parapluie réglementaire, en croisant des Allemands ne s'arrêtent pas de siffler Les Bateliers de la Volga : intrépidité infernale ! Partout l'Arabe et le nègre, sortis on ne sait d'où ; le Blanc fuit et l'Afrique déferle : préfigure de l'avenir. Et l'Afrique est aussi où d'abord on ne la voyait pas* (*Fichier parisien*, page 102).

Au début du *chaos et la nuit* (1963) Montherlant reprend ce texte, en le modifiant un peu. Nous sommes toujours près du square d'Anvers qu'il a beaucoup fréquenté depuis *Les célibataires* :

Ils étaient dans la rue d'Orsel. Ils tournèrent, et entrèrent dans la rue Briquet. C'est un passage étroit qui va de la rue d'Orsel au boulevard Rochechouart... Il y avait cependant des autos dans cette espèce de rue, qui était déserte en ce jour du 27 juillet, un des plus chauds de l'été 1959. En face elle débouchait sur l'Afrique ; on voyait défiler des naturels de ce continent, avec parfois quelques rares Français, sans doute captifs et esclaves : des Noirs y portaient de larges pelles, pour enterrer les cadavres. (page 16 de l'édition de poche.)

Henry de Montherlant a rappelé, en 1964, après la parution du *chaos et la nuit*, ce qu'il écrivait dans le *Fichier parisien* en 1944 (*Va jouer avec cette poussière*, Carnets 1958-1964, page 146), liant la fin des colonies à l'arrivée subreptice des Arabes et des Noirs à Paris :

Partout (dans tel quartier de Paris) l'Arabe et le nègre, sorti d'on ne sait d'où. Le blanc fuit et l'Afrique déferle. Préfigure de l'avenir.

Le Fichier parisien. Écrit en août 1944.

Les colonies sont faites pour être perdues. Elles naissent avec la croix au front.

Le Maître de Santiago. Écrit en 1946.

Citation, me semble-t-il, qui n'a pas été commentée non plus.

On peut rapprocher de ces pages une longue note du carnet XXIX, *Carnets*, années 1930 à 1944, écrite en 1935 (Montherlant, *Essais*, page 1165, 1963).

Pour Service inutile. --- D'année en année, je vois se renforcer la pourriture dans « le royaume de Danemark ». S'il ne se fait pas un retournement héroïque, nous allons voir disparaître en Europe les valeurs nobles, sous la haine et la coalition unanime de la médiocrité et de la bassesse. Les hommes du « bushido » sont les vaincus et les persécutés de demain. Oh ! la grimace et la rhétorique des valeurs nobles continueront ; et nombreux sont les nigauds « bien » qui s'y laisseront prendre, et ne réaliseront que lorsqu'ils en seront eux-mêmes les victimes (de ?) cette grande catastrophe à laquelle par leur bêtise ils auront aidé. Je perçois depuis longtemps les préparatifs de cette catastrophe, et je connais dans toute leur profondeur la tristesse de voir clair et la fatigue d'avoir raison...

Montherlant souligne qu'il est quasiment le seul à voir clair, d'où un vif sentiment de solitude intérieure pathétique. Dans le cahier XIX, écrit à Alger entre le 19 septembre 1930 et le 23 mai 1931, il écrit :

Rose de Sable. Le pouvoir de ressentir la tragédie plus intensément que ceux qui vous entourent (Essais, 1930-1944, page 993).

On comprend que Montherlant, plus tard, en 1968, ait écrit :
Les amis de la vérité n'ont pas d'amis. (La marée du soir, Carnets 1968-1971, page 38).

Dans le cahier XXI (*Essais*, 1930-1944, page 1046), Montherlant précise :

Ma destinée est -elle de souffrir de la chose publique, alors que ma vie privée, depuis trois ans et plus est stabilisée et si heureuse, et d'en souffrir quand personne n'en souffre ? Car il n'y a que moi à peu près, en France, à souffrir de la France, comme il n'y a que moi en Afrique (c'est-à-dire en Algérie) à souffrir de la question indigène.

Être patriote, et être Français en 1932, c'est vivre crucifié. La France est en pleine décomposition.

Personne ne me parle de cet état. Quand j'en parle le premier, ou bien mon interlocuteur a l'air de tomber des nues, ou bien il acquiesce, mais toujours avec un petit rire, le rire de la veule acceptation, puis rapidement passe à autre chose. Il s'agit de ne pas s'attarder sur un sujet pénible. Ainsi la France va à l'abîme, entre l'inconscience et la lâcheté.

Montherlant est revenu obsessionnellement sur cette « souffrance de la France ». Le 19 mars 1971, quelques mois avant sa mort il notait dans *La Marée du soir* :

Voilà ce que peut dire quelqu'un de qui le tempérament n'est pas de souffrir, et qui a peu souffert dans sa vie. Qui n'a souffert que de la France.

Il a rappelé dans *Tous Feux éteints* que cette souffrance, née en Algérie, le poursuit depuis son retour d'Afrique du Nord :

Je ne suis pas mort et ne mourrai pas de la France. Mais bien étrangement sans doute aux yeux de la plupart de mes compatriotes, dans une vie dénuée de souffrances morales tant par les circonstances que par ma volonté méthodique, ce dont j'ai le plus souffert, et avec le plus

de continuité, c'est de la France. Soyons précis : depuis 1932 (mon retour d'Afrique du Nord.)

Non seulement Henry de Montherlant pensait déjà, en 1930/1931, que « les colonies sont faites pour être perdues » mais que l'aveuglement de ses compatriotes de France et d'Algérie était total. Il a pressenti que le réveil de ces derniers serait douloureux, tragique, lorsque des centaines de milliers d'Européens devraient quitter, en 1962, le pays où ils étaient nés.

Il écrivait dans le carnet XIX (Alger du 19 septembre 1930 au 21 mai 1931) à propos d'une scène dans un restaurant d'Alger qu'il croque avec humour :

Autour de moi, personne ni ne mange ni ne boit, mais ces fantômes prétendent garder l'Algérie.

En 1930, la France, à Paris et Alger, dans l'inconscience générale, fêtait le centenaire de la prise d'Alger en 1830, sans se douter que sa présence en Algérie était déjà condamnée.

Montherlant a gardé un silence éloquent sur les festivités de 1930.

La cécité du « Français de France » qui débarque dans un port algérien n'a rien à envier à celles des Français d'Algérie (que l'on n'appelait pas encore Les Pieds noirs mais les Algériens).

Henry de Montherlant le décrit sans complaisance, avec un humour cruel :

Le Parisien qui débarque ici fait tout de suite le zouave, tutoie l'Arabe, rouspète, et finalement marche, gobe tout, y compris le pied au derrière et dit merci. Son nom : M. Gogo-Lecrâneur. Pour les Français d'Algérie il est souvent perçu comme un sot. (carnet XXVII, page 1168, Pléiade). :

En Algérie l'expression « un Français de France » est synonyme de « un nigaud ». Carnet XXIX, page 1168, Essais).

On trouvera ci-dessous l'essentiel de ce qu'ont écrit Henry de Montherlant et Louis Aragon sur la question coloniale entre 1935 et 1938.

Le fragment de *La Rose de sable* d'Henry de Montherlant qui suit, paru le 20 mars 1935 dans la revue *Marianne*, hebdomadaire littéraire illustré dirigé par Emmanuel Berl, sous le titre *La question indigène*. Un lourd silence gêné suivit sa parution alors que la colonisation triomphante venait de célébrer avec éclat le centenaire de la prise d'Alger :

Un des personnages, Bonnel, déclarait :

Non, il faut dire bien haut qu'il n'y a pas de justice pour l'indigène que pour le gros, le vendu, l'Arabe au ruban rouge, qu'il a gagné en trahissant ses compatriotes, « Ense et aratro » - le sabre et la charrue- ! Parfait ! N'oublions pas le fouet du planteur et le litre d'alcool. Avec ces quatre attributs, les armes parlantes de la colonie sont complètes.

Les notes manuscrites du dactylogramme de *La Rose de sable* conservé aux Archives nationales de France (*Nouvelles acquisitions Françaises*, n° 28165) sont chargées d'une violence extrême. Les notes et les ratures éclairent le combat intérieur qui le déchira lors de son séjour à Alger en 1930-1932. Certaines notes sont seulement rayées et il est possible de les déchiffrer, en revanche les fragments interdits sont recouverts d'une épaisse couche d'encre.

Deux exemples :

Mais nous aimons bien insister sur leur « fatalisme » ; en effet s'ils sont fatalistes, ils ne souffrent pas, et, s'ils ne souffrent pas, nous pouvons leur faire endurer le pire avec la conscience tranquille... Les colonialistes ont une autre raison de calomnier particulièrement les colonisés. Ils se sentent coupables, envieux, c'est une vieille loi, sans doute une des plus viles de la nature humaine... à la suite se trouvent sept lignes supprimées.

En mars 1935 également, parut un recueil de contributions de Montherlant intitulé *Service inutile* qui prolongeait l'extrait donné dans *Marianne*. L'auteur écrivait dans la préface *Mais il arriva qu'une fois en Afrique (comprendre au Maroc et en Algérie) je reconnus que, si devoir il y avait, il n'était pas de pourfendre les « infidèles » ; mais de les défendre. Là était la justice, et là était même le courage. La question indigène fut tout de suite la seule qui m'accrochât en Afrique du Nord !... En mars 1930 je commençai La Rose de sable. J'y occupai deux dures années... Dures surtout parce que j'étais déchiré : le conflit de la patrie et de la justice, horrible chose ! Mais il le fallait : ayant empoigné un sujet social, je ne pouvais pas suivre ma fantaisie, je devais aller sur place, causer avec des gens, vérifier mille détails, me vérifier moi-même.*

Le premier mars 1932 Henry de Montherlant avait confié le propos qui suit au périodique *Comœdia* (quotidien de l'actualité du spectacle) : *Il n'y a qu'une question qui se pose en Afrique, qui est la question morale et sociale de nos rapports avec les indigènes. C'est avec eux surtout que j'ai vécu.*

Les deux pages de Montherlant intitulées *La honte blanche*, inconnues jusqu'en 2020, elles faisaient partie du lot 453 vendu à Paris par Arcurial le 17 juin 2020) et qui a été commenté par Pierre Duroisin (*Les Lettres romanes*, Tome 74 n°3-4 (2020), sont probablement les plus dures que l'auteur ait écrites sur la colonisation. L'auteur souhaitait-il les publier ? Citons les lignes essentielles de *La honte blanche* :

La honte blanche

La colonisation est indéfendable dans son principe. Seule la vanité nationale, et l'instinct du vol, nous font y aller. Toutes les entreprises coloniales ont commencé par le mensonge. Supériorité d'une civilisation ? Pour les patries comme pour les gens, il n'y a de supériorité que morale. Et non seulement nous ne pouvons dire que notre moralité soit supérieure à celle d'indigènes qui ont leur morale, mais du fait même de la conquête coloniale nous perdons cette morale.

Nous n'apportons rien aux indigènes, ou ce que nous leur apportons est compensé et détruit par ce que nous leur retirons. Il y a un proverbe arabe qui dit : « Plutôt l'injustice venant d'un compatriote que la justice venant d'un étranger. » C'est ce que nous dirions à leur place.

Les plus basses et les plus viles questions de prestige. Et ils appellent ça la gloire. Bombarder avec une supériorité écrasante de matériel des hommes, des femmes et des enfants sans défense, ils appellent ça la gloire !

La gloire militaire est celle d'un peuple qui défend son sol. Ce n'est jamais [de] celui qui le prend. Et moins encore quand c'est un assassin.

*Un homme armé jusqu'aux dents, embusqué au coin d'une ruelle, attend un pauvre diable désarmé, et l'égorge. Ensuite il dit : « C'était un être inculte ! » Et il se pavane.*⁶

Dans *La Marée du soir* (carnets, année 1969, page 75), Henry de Montherlant, commente une lettre de Paul Morand, qu'il a reçue. Évoquant *La Rose de sable* il souligne qu'il a dû se censurer, taire certaines vérités, ne pas publier celles qui étaient inacceptables pour le public d'alors :

Moi, je songe que, il y a quarante ans, je rappelais dans La Rose de sable, le mot du dictateur mexicain Pancho Villa : « Ce que j'ai eu je l'ai payé son prix. » Si, Morand, j'ai payé l'impôt : j'ai sacrifié beaucoup de choses... Oh ! que si, je me suis beaucoup tu.

Montherlant publia d'autres extraits de *la Rose de Sable* dans le périodique *Marianne* (année 1935) et dans *Europe*, dont le rédacteur en Chef était Roger Caillois. Périodique très engagé contre le fascisme (Romain Rolland, Pierre Abraham et Louis Aragon faisaient partie du Comité de direction.) Les contributions de Montherlant paraissaient aux côtés de signatures prestigieuses, par exemple celles de Paul Éluard ou de Romain Rolland engagés dans la lutte contre le fascisme qui menaçait l'Europe.

Dans le numéro du 15 octobre 1936 de la revue *Europe* Montherlant donne un extrait de *la Rose de sable* ayant pour titre : « Esquisse d'une famille d'extrême droite », il s'excuse de livrer à la publicité le premier chapitre de *La Rose de sable*, « qui seul du livre, n'est pas tout à fait au point ». L'auteur y évoque la « xénophobie forcenée » de d'Auligny, fruit de son éducation familiale. Xénophobie qui s'effacera par la suite en Afrique du Nord.

Le numéro 181 de la revue *Europe* du 15 janvier 1938 offrait aux lecteurs un dernier fragment de *La Rose de sable* intitulé : « Nouvelles pages de La Rose de sable » :

Extrait : *Si le patron qui refuse de payer ce qu'il doit à son employé indigène, si le colon qui tue à bout portant le vieil arabe qui lui volait une figue, savaient que ce qu'ils font ne resterait pas impuni, et qu'il n'y a pas deux justices, une pour le Français, une pour l'Arabe, il n'y a qu'à appliquer la loi, exactement de même au Français et à l'Arabe, et l'Afrique du Nord resterait française. En exergue Montherlant citait de la brochure du Lieutenant Charles Lagarde, Une promenade dans le Sahara, qui donnait le ton : « On m'avait parlé de la haine des Arabes pour les Français, je ne suis frappé que par la haine des Français pour l'arabe ».*

A la suite de cet extrait il faudra attendre 1951 pour que Montherlant publie une édition expurgée sous le titre *L'histoire d'amour de la Rose de sable* (éditions des Deux-Rives) ; cette édition à tirage limité sera suivie en 1954 par celle des éditions Plon.

Il est étrange que l'auteur ait publié, en mai 1951, des extraits de *La Rose de sable*, sous le titre : *La Cueilleuse de Branches* (Édition de luxe, Pierre Horay, Flore éditeur, Paris ; Frontispice et lettrine de Jean Garcia, gravé sur bois par G. Poillot), sans préciser qu'il s'agit d'extraits de *La Rose de sable*.

Dans le chapitre intitulé « Pour le Chant Profond » de *Service inutile* Montherlant évoque les confidences que lui a faites un ami Claude-Maurice Robert. Il reprend un

⁶ Je remercie Monsieur Henri De Meeûs (Bruxelles), fondateur du site montherlant.be, de m'avoir signalé ce texte ainsi que Pierre Duroisin.

article précédemment paru dans *Les Nouvelles littéraires* (en 1929), sauf les pages 42 à 46, parues dans *L'Écho de Paris* en 1934. Montherlant précise que le texte a été écrit en 1928 avant ses séjours en Algérie.

Un écrivain de l'Afrique du Nord m'a raconté une histoire à Tlemcen, ville de vieille culture arabe, où, dans un café maure, le fils du Cheikh Lârbi, Redouane (quatorze ans), chantait des chants « andalous » ... Le miracle était indéniable... en face de moi, un adolescent avait le visage décomposé par l'émotion... Je guettais le moment inévitable où ses pleurs allaient se former. Enfin ils apparurent, sous les palmes des cils, les sources étincelantes des larmes... Faut-il croire qu'une communion entre nous et eux est impossible, quand je me sentais leur frère ce soir-là ?

Montherlant commente : « *Cri voisin de celui qui avait été le mien tant de fois : « Les circonstances feront-elles un jour que je doive les tenir pour des ennemis ? Comment le pourrais-je ?.* »

Un extrait de la recension de *Service Inutile* d'Henry de Montherlant par Louis Aragon parue dans le n°28 de *Commune* (Décembre 1935) :

Je m'enorgueillis d'avoir, quand parurent Les Célibataires, des colonnes mêmes de l'Humanité, tendu la main à Henry de Montherlant ... On sait que la peur de nuire à sa patrie retint Montherlant de publier le livre qu'il dit être un réquisitoire contre le principe colonial même. On l'a, et chose étrange, surtout de droite, beaucoup critiqué de ce scrupule. Pour moi, je tiens comme essentiel que Montherlant ait pensé certaines choses. Publiera-t-il La Rose de Sable ? Je le souhaite, j'espère qu'il trouvera un jour que ce n'est pas nuire à sa patrie que de travailler à abattre l'impérialisme, qui soumet cette patrie, dont les intérêts, Montherlant le sait (et des fragments de La Rose parus dans Marianne le montrent) sont ceux-là mêmes de ces indigènes opprimés de l'Afrique du Nord qu'il a appris si profondément à aimer... Montherlant a trouvé pour parler du peuple arabe... des mots qui viennent si directement du cœur. Oui, Montherlant, vous avez reçu en plein cœur le chant des opprimés... si c'est par la gamme arabe que le chant trouve le chemin de votre cœur, il l'a trouvé, et voilà ce qui importe. Prenez ce chemin qui est le vôtre. Aidez la voix de l'Afrique à monter de la terre.

Les années suivantes Louis Aragon consacrera des articles louangeurs à Montherlant dans la revue *Europe* et dans le quotidien à grand tirage qu'il dirigeait, *Ce Soir*. Mais aussi dans un article intitulé « Sardanapale ou Jésus-Christ » paru dans *L'Humanité* du 22 octobre 1934, recension des *Célibataires*. Selon Aragon *ce roman est une contribution de premier ordre à l'histoire du parasitisme social à notre époque... Le chemin de Montherlant, c'est celui qu'a ouvert André Gide, c'est le chemin de Léon de Coantré, libéré des préjugés que dénonce l'auteur des Célibataires.*

Par la suite Louis Aragon continuera de faire confiance à l'influence d'Henry de Montherlant, notamment pendant la guerre d'Espagne. En avril 1938 Aragon l'informe que le gouvernement (républicain) espagnol souhaite qu'il prononce une conférence à Barcelone. Il est possible que cette initiative soit due à Aragon lui-même. Henry de Montherlant note dans ses *Carnets* (années 1930 à 1944, Carnet XXXV, page 1269 :

En avril dernier (1938) Aragon me fit dire que le gouvernement espagnol souhaitait que j'allasse faire une conférence à Barcelone. J'étais grippé à ce moment. Mais, même valide, j'aurais refusé, pressentant qu'une fois là-bas on me ferait faire un tour aux tranchées et

alors, ce serait plus fort que moi, je prendrais un fusil et y resterais. Or, il est plus important que j'écrive Les Garçons.

Émile Dermenghem (1892-1971), le futur auteur du *Culte des saints dans l'Islam maghrébin* (1954) n'exerçait pas encore de fonctions en Algérie en 1935 lorsqu'il rédigea une recension de *Service inutile* dans *La Vie intellectuelle* du 25 novembre 1935. Loin du lyrisme militant de Louis Aragon, il n'accorde que quelques lignes à l'anticolonialisme de Montherlant, se limitant à citer les lignes suivantes, en les approuvant, semble-t-il :

En Afrique, il reconnaît « que si devoir il y avait, il n'était pas de pourfendre les infidèles mais de les défendre. Là était la justice, et là était même le courage.

Plus tard Émile Dermenghem militera ardemment pour le rapprochement entre chrétiens et musulmans en Algérie.⁷

La contribution de Charlotte Billard à l'ouvrage collectif : *Le désenchantement colonial* 2009⁸, intitulée : « Aragon et le colonialisme » confirme l'oubli total dans lequel étaient tombés les articles de Louis Aragon consacrés à l'anticolonialisme d'Henry de Montherlant parus dans les périodiques *Commune*, *Europe*, *Ce Soir* et *L'Humanité* entre 1935 et 1938. Ce qu'elle écrit ne laisse aucun doute sur cet oubli :

Le thème que nous allons développer a quelque chose de surprenant. Il est vrai que le rapport entre Aragon et le colonialisme n'est que très peu, pour ne pas dire quasiment étudié. (Dans son texte elle ne fait pas allusion aux écrits de Louis Aragon des années 1935-1938 concernant Henry de Montherlant).

Les prises de position anticolonialistes d'Henry de Montherlant, antérieures à 1939, qui n'avaient plus aucune place dans la mémoire collective en 1945 ne s'en sont pas relevées. Précisons quelques dates qui jalonnent ce refoulement profond.

En 1947 Montherlant fait jouer une pièce de théâtre, *Le Maître de Santiago* (le 25 janvier 1948 au théâtre Hébertot, elle sera reprise en avril suivant à Bruxelles.) le thème anticolonialiste de la pièce était très clair. Sous la dénonciation du colonialisme espagnol en Amérique latine, les spectateurs et critiques, qui auraient pris connaissance de *Service inutile* et des contributions de Montherlant aux périodiques *Marianne* et *Europe* auraient immédiatement perçu que, au-delà de cette condamnation du colonialisme espagnol en Amérique du Sud, se profilait celle du colonialisme français en Afrique du Nord. Les critiques ne l'ont pas relevé. Certains l'ont peut-être entrevu.

Thierry Maulnier et Julien Green rédigèrent des articles louangeurs.

Julien Green, songeait-il à la question coloniale lorsqu'il évoquait, dans son journal, *les choses graves* de cette pièce *qui font peur* ? :

⁷ Les articles de Montherlant parus dans *Marianne* et *Europe* ainsi que ceux d'Aragon sont cités dans l'excellente bibliographie de Montherlant qu'on trouve sur le site Montherlant.be créée par Henri de Meeûs à Bruxelles (montherlant.be). Comme l'écrit Henri de Meeûs elle n'est pas exhaustive mais représente l'essentiel de ce qui a été écrit sur l'auteur de *Service inutile*. Malheureusement l'accès à certains articles cités sur le site montherlant.be n'est pas aisé, voire impossible, notamment sur internet.

⁸ Textes réunis par Jean-François Durand et alii, Les Cahiers de la SIELEC, N° 6, éditions Kalash, Paris/Pondichéry, 2009.

Ce chef-d'œuvre étrange, écouté dans le plus profond silence par un public qui a oublié d'applaudir au baisser du rideau, pendant plusieurs secondes d'étonnement. J'ai été moi-même abasourdi. Entendu dire beaucoup de sottises sur Montherlant et, en particulier, sur cette pièce. Que leur faut-il donc ? Je ne comprends pas qu'ils ne sachent pas au moins garder le silence devant une œuvre d'une telle beauté, beauté irritante peut-être, exaspérante même, parce que l'auteur avec tout son génie, touche à des choses très graves avec une sorte d'insolence qui fait peur. (Journal, t.5., 1951).

Le 29 mai 1962 (quelques semaines avant l'indépendance de l'Algérie), Montherlant prend connaissance, dans *Le Soir* de Bruxelles, d'un article qui prouve que les écrits dans lesquels il a dénoncé la colonisation dans *Service inutile* et différents journaux mais aussi dans *Le Maître de Santiago* est ignoré du journaliste du grand journal belge, probablement Marcel Lobet, me suggère Henri De Meeûs, (et de bien d'autres chroniqueurs !) D'où son indignation résignée :

En 1930-32, j'écris La Rose de sable, roman de sept cents pages si « anticolonialiste » que je renonce à le publier pour ne pas gêner la politique de mon pays. En 1934, j'écris dans Marianne des articles contre la campagne italienne en Éthiopie, et je refuse, en motivant mon refus, le Grand prix de littérature coloniale qu'on m'a décerné à mon insu. En 1935 je publie Service inutile, plein de textes en faveur des musulmans nord-africains. En 1947-48 j'édite et fais jouer Le Maître de Santiago, pièce dont le thème est « anticolonialiste », sans même parler de la tirade : « Les colonies sont faites pour être perdues, etc. ... Tout cela pour que le grand journal belge, Le Soir, dans un article en première page, en date du 29 mai 1962, écrive : Montherlant qui n'est pas suspect d'anticolonialisme.

Telle est l'époque. Si un parti politique ou confessionnel, ou une puissante chapelle, ou une puissante presse ne répète pas tous les jours que vous êtes ceci ou cela...

Que voulez-vous ! Si je prononce : « Deux et deux font quatre », les confrères font croire au public que j'ai dit : « Deux et deux font trois. Quand on en est là, il ne reste plus qu'à se taire. (Henry de Montherlant, Va jouer avec cette poussière, Carnets 1958-1964), page 75, année 1962.)

Non seulement Henry de Montherlant avait refusé le Grand prix de littérature coloniale mais il avait également refusé une Bourse tunisienne, offerte par le Gouvernement français. Il semble qu'on lui ait suggéré de publier *La Rose de sable* « sous une autre forme ». Le 12 novembre 1934 il écrivait une lettre à M. Ernest Lafond, député des Basses-Alpes, rapporteur du budget des Colonies :

Monsieur le Député,

Je trouve votre lettre au retour d'un séjour dans le Midi, explication d'un retard à vous répondre dont je m'excuse.

J'ai consacré deux ans à étudier le problème indigène pour mon roman La Rose de Sable, que j'ai renoncé à faire paraître. Jugeant préférable de ne pas livrer à la publicité mes réflexions sous la forme que j'avais choisie, je ne tiens pas à ce qu'elles le soient sous une autre forme. Et, par ailleurs, je désire vivement que mon refus de la Bourse tunisienne soit un incident clos.

Montherlant ajoute en note :

Il n'est rien que les Français pardonnent moins, que de vous voir refuser de l'argent (à propos de la Bourse tunisienne). Carnet XXVIII, page 1149, Essais.)

Dans l'Avant-propos de l'édition définitive de *La Rose de sable* (1968), écrit en janvier 1967, Montherlant donne une version très différente de celle qu'il avait confiée à ses carnets en 1934. Il ne fait plus allusion au fait qu'on lui avait suggéré de modifier le manuscrit de *La Rose de sable*, évoque un appel téléphonique d'un confrère et ne rappelle pas la lettre du député Ernest Lafond auquel il avait répondu par la négative. L'auteur aurait-il oublié qu'il avait écrit quelques lignes sur le sujet en 1934, soit 34 ans auparavant ? A-t-il voulu gommer la suggestion qu'on lui avait faite de « lisser » *La Rose de sable* ?

Il écrit :

En juin ou juillet 1934, à Paris, un de mes confrères, je ne sais plus lequel, m'annonça par téléphone qu'un jury littéraire, dont il faisait partie, venait de m'attribuer le Prix de la Fondation tunisienne, fondé par M. Peyrouton, alors Résident général en Tunisie. J'ignorais tout de ce prix. Je sus par le confrère qu'il comportait une somme de vingt mille francs (environ un million d'anciens francs en janvier 1968), plus un mois de séjour « aux frais de la princesse » en Tunisie, mais avec l'obligation d'écrire un ouvrage sur la Tunisie, ouvrage conçu, évidemment, dans le sens politique que l'on devine (page 10).

En 1968 André Blanc dans *Montherlant un pessimisme heureux* fait très brièvement allusion à la politique hostile à la colonisation dans *La Rose de sable*. Michel Raimond (*Les Romans de Montherlant*, Paris, SEDES, 1982) est également peu disert : *l'action principale du roman s'achemine par étapes vers la remise en question des valeurs patriotiques et colonisatrices qui étaient les siennes à ses débuts se contente-t-il d'écrire (pp. 112-117).*

La page que l'anthropologue et sociologue britannique (d'origine tchèque) Ernest Gellner, a consacrée à *La Rose de sable* de Montherlant dans *The Times Literary Supplement*, N° 4690, 19 février 1993 (« The Mightier Pen . The Double Standards of inside-out Colonialism ») n'a pas suscité de réactions en France. Aucun commentaire également, me semble-t-il, en 1994, lors de la réédition de l'article (revu et développé) dans *Encounters with Nationalism*, Oxford, Basil, Blackwell, 1994, pp. 159-169.

En 2000, Georges-Pierre Hourand faisait paraître dans *L'Algérieniste* un article intitulé « Montherlant et l'Afrique du Nord », dans lequel il écrivait, en évoquant *La Rose de sable* : *mais s'il est vrai que ce roman contient des critiques contre certains comportements en Afrique du Nord, on ne saurait faire de Montherlant un écrivain anticolonialiste.* Il est sûr que l'auteur n'a guère lu l'écrivain.

L'intérêt porté à *La Rose de sable* d'Henry de Montherlant par Lahjomri Abdeljlid dans un article intitulé « L'image du Maroc dans la littérature française de Loti à Montherlant, paru dans *Présence africaine* en 1970, semble être passé inaperçu. Il faudra attendre juillet 2021 pour qu'un chercheur, Jean-Baptiste Ndjoh Olitte, de l'Université de Buea (Cameroun) dans un article intitulé : « L'expression de l'altérité en contexte colonial français » rappelle l'importance des propos de Lahjomri Abdeljlid.⁹

Pour lui, (Lahjomri Abdeljlid) *Montherlant est « le seul écrivain » qui a su rendre dans son roman cette problématique (de la colonisation).*

⁹Djibouti, Generis Publishing, 2021, pp. 257-274.

En 2005 parut *Lire Montherlant*, un recueil de textes présentés par Claude Coste, Jean-Yves Guérin et Alain Schafner, actes d'un colloque qui s'est tenu du 25 au 27 novembre 2010 à l'Université de Paris 3-Sorbonne nouvelle. Aucune des quinze communications n'évoqua l'anticolonialisme de l'auteur lors de cette rencontre.

La publication pionnière de l'universitaire suédois Anton Ridderstad, (« Henry de Montherlant anticolonialiste », quasiment passée inaperçue, n'a en rien modifié les représentations héritées bien enracinées. Elle est parue dans *La Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 2005, Numéro I, Vol 15), la même année que *Lire Montherlant*. Ce dernier ouvrage semble être une illustration de ce qu'Anton Ridderstad écrivait :

Parmi les traits qui constituent l'image publique de Henry de Montherlant (1895-1972) on cherche en vain l'aspect anticolonialiste. Aucun chercheur n'a, à notre connaissance, analysé la prise de position anticolonialiste de Montherlant contre la politique française au Maghreb, contre le comportement des Français dans les colonies et contre le principe du colonialisme.

A l'heure où j'écris j'en ai pas encore pris connaissance de l'article de Guy Dugas : *Documentation et genèse : des sentes et rencontres maghrébines aux romans nord-africains*, Colloque Montherlant 25-27 novembre 2010 organisé à Paris par l'Université Sorbonne nouvelle Paris 3 et l'Université Grenoble 3-Stendhal

Wang Shu-Yan (Université des Études Étrangères de Guang dong, Chine), consacra, en 2010, quelques lignes à *La Rose de sable* de Montherlant dans une courte étude intitulée « La création romanesque de Montherlant ».¹⁰ Prolongeant ce qu'écrivait Michel Raimond l'auteure note :

Cette même évolution peut être interprétée également en termes de « feu central de la charité » illuminant l'ouvrage d'une vraie sympathie à l'égard des indigènes vaincus.

Mon petit livre, dans un premier temps, a connu le même sort (*Montherlant et Camus anticolonialistes* parut en 2012). Si j'excepte un article de Monsieur Henri de Meeûs (Bruxelles) et un autre, ambigu, consacré à « un aristocrate au bled ».

Le 29 décembre 2013 Emmanuelle Caminade consacra une page à *La Rose de sable* sur le site l'Or des livres et cita *Montherlant et Camus anticolonialistes*.

Salah Guermiche : « pour en finir avec les « bienfaits de la colonisation, janvier 2017 (article 129 de la bibliographie du site montherlant.be

L'auteur s'en tient à *La Rose de sable*, extrait de son article :

De même, aucun critique littéraire ne se pencha sur l'œuvre anticolonialiste du grand écrivain Henry de Montherlant (qu'Albert Camus admirait), qui avait, plus clairement que l'auteur de *L'Étranger*, répondu à la question, dans son roman *La Rose de sable*, qu'il se retint de publier « pour ne pas nuire à (sa) patrie » - à l'approche de la Deuxième guerre. S'arrêtant un instant sur mon livre, qu'il cite, Salah Guermiche reprend une phrase de Montherlant que j'ai reproduite : « Je reconnus, écrit-il, que, si devoir il y avait, il n'était pas

de pourfendre les “infidèles”, mais de les défendre. Là était la justice, et là était même le courage. La question indigène fut tout de suite la seule qui m'accrochât en Afrique du Nord. En mars 1930, je commençai *La Rose de sable* (...) J'étais déchiré : le conflit de la patrie et de la justice, horrible chose ! Où l'on voit comment la fameuse équation “Justice / Mère” était venue à l'esprit d'Albert Camus... Le roman *La Rose de sable* ne parut qu'en 1968, quatre ans avant la disparition de son auteur.

Il aura fallu un critique suédois pour s'étonner de cet étrange silence : “Aucun chercheur n'a, à notre connaissance, analysé la prise de position de Montherlant contre la politique française au Maghreb, contre le comportement des Français dans les colonies et contre le principe même du colonialisme (...) Quel autre écrivain contemporain a su rendre ainsi la voix aux "Indigènes" ? La société française n'était pas prête pour ses opinions”. Elle ne l'est toujours pas, de toute évidence.(fin de citation de l'article de Salah Ghermiche).

Olga Kulagina(*Statepedagogical University*, Moscou) publia en 2021 un court article intitulé:

« Image de l'altérité coloniale dans *La Rose de sable* de Henry de Montherlant » (Image of colonial otherness in *La Rose de sable*), *Lublin Studies in Modern Languages and Literature*, 2021/45/4, 2021.(La même année, en juillet 2021, que Jean-Baptiste NdjollOlitte a publié: « *L'expression de l'altérité en contexte colonial français, une lecture de La Rose de sable de Henry de Montherlant*).

Le 7 juin 2023 Clarisse Couturier Garcia a soutenu à l'Université de Nantes une thèse intitulée *MontherlantMoraliste sensuel* dans laquelle elle étudie l'anticolonialisme de *La Rose de sable*.Malheureusement, en raison d'un projet éditorial il n'est pas possible, en ce moment, de consulter le texte en entier. L'auteure a eu l'amabilité, en octobre 2023, de m'envoyer le chapitre consacré à *La Rose de sable*.¹¹

On voit que tous les auteurs cités s'en tiennent à *La Rose de sable*.

2. Un étonnant silence qui perdure :La permanence de l'Algérie et l'Afrique du Nord dans l'œuvre d'Henry de Montherlant de 1927 à sa mort en 1972.

Dans la préface de *La Relève du Matin*, écrite, indique l'auteur, à Alger, en mars 1935, Montherlant, après avoir parlé de l'école et d'une éducation un peu supérieure pour le peuple, revient sur le thème du patriotisme et de la colonisation et des injustices qui lui sont inhérentes :

La justification de la guerre peut prendre la forme d'une haute pensée ; mais devant un soldat qui agonise, elle s'écroule. Un patriote, hélas, a le devoir d'être « colonialiste », même sachant qu'il n'y a de colonie solide que celle où l'on pratique l'injustice d'une façon systématique. Mais, chaque fois qu'on apprend qu'un colon a été acquitté, ayant tué un indigène parce que celui lui volait une figue, on se dit que cela aussi n'est pas possible.La pratique des choses resterait cependant assez facile, s'il suffisait de tenir comme acquis que nous avons toujours moins de rigueur pour un individu que pour une masse. Par malheur il est en nous une disposition tout aussi certaine que celle-là, et qui est son contraire même : savoir que nous ne pouvons aimer une masse dont nous détestons les individus(l'égoïstepatriote, le misanthrope généreux, etc.)... c'est dans

¹¹ L'auteure m'informe que mon étude lui a été très utile.

l'action seulement qu'on doit juger un homme, et que lui-même il se peut connaître. (page.11, édition de la Pléiade).

Dans cette page Henry de Montherlant s'est souvenu des observations et des réflexions de Charles Lagarde dans *Une promenade dans le Sahara*(1885), ouvrage qui l'a bouleversé.

Les pages évoquant la colonisation sont rares dans *Il y a encore des paradis, images d'Alger* 1928-1938, paru chez l'éditeur P. G Soubiron, à Alger en 1935.¹² C'est un petit ouvrage charmant et sans prétentions dans lequel Montherlant brosse quelques tableaux plaisants de l'Alger européenne. Il préfère, d'ordinaire, hanter la ville populaire, celle du quartier de Belcourt notamment, où est né Albert Camus, (tous deux fréquenteront la même salle de cinéma). Cependant, et c'est exceptionnel, il croque quelques scènes de l'Alger du centre, la ville bourgeoise. Les pages dans lesquelles il décrit la sortie des jeunes filles du lycée Fromentin, proche des Facultés, sont étincelantes. L'auteur se livre à une comparaison « ethnologique » des plus plaisantes entre les Algéroises et les jeunes filles du « continent. » Il s'attarde dans le célèbre square Bresson qui donne sur le port d'Alger et s'y livre à des observations dont il était déjà coutumier en Afrique du Nord dans les lieux publics, à Ceuta au Maroc, dans un bar de Médéa en Algérie par exemple. Par la suite ce seront les métros matinaux à la porte d'Orléans, le square d'Anvers, le boulevard de Rochechouart, la rue d'Orsel à Paris... Toujours les quartiers populaires.

« L'aristocrate » Henry de Montherlant a consacré une longue note à exprimer sa détestation des quartiers bourgeois et de leurs habitants (carnet XXXIV, page 1245 des *Essais*) :

Combien dépaysé dans les quartiers riches : les Champs-Élysées ; l'horrible XVI^e (où l'on me donnerait une maison que je la vendrais, mais n'y vivrais pas) ; le sinistre quartier Villiers, place Wagram, aux avenues interminables, mais avec à chaque immeuble un médecin pour gens cossus, dans appartement cossu ou plutôt faux-cossu (à seule fin de justifier les gros honoraires). Les quartiers sans âme, sans petit peuple, sans rue, vides et fermés comme ceux qui y vivent.

Montherlant est revenu dans *Va jouer avec cette poussière* (carnet, année 1958, page 19) sur sa prédilection pour les « obscurs » :

J'ai vécu beaucoup parmi les obscurs. A la guerre, où je suis resté « deuxième classe » à cause d'eux. Plus tard, dans ma période méditerranéenne et africaine (entendre nord-africaine) de 1925 à 1935. Ce sont eux la sorte d'êtres qui est selon mon cœur. Pour eux mon respect, et le pli le plus ferme de ne pas abuser d'eux.

Mais rien n'y fait, pour maint critique Henry de Montherlant demeure « l'Aristocrate au bled.

Il arrive qu'Henry de Montherlant croque des portraits au vitriol des bourgeois d'Alger. Ainsi au Square Bresson à Alger son regard s'attarde sur le *Président du Syndicat de la Défense des Non-Décorés de la Légion d'Honneur* (sic) assis sur un banc :

¹² Montherlant l'a réédité en 1947 (nombre limité d'exemplaires), Palimurge, Sceaux, 1947. Les éditions Arléa l'ont réédité en 1998 (épuisé). Montherlant n'a pas souhaité que cet opuscule figure dans ses œuvres complètes.

Si un gosse arabe envoie une balle qui a failli le frôler, son regard étincelle, une haine extraordinaire transfigure son vieux visage ; il saisit la balle et la lance aussi loin qu'il peut sur le boulevard. S'il pouvait il l'enverrait à la mer et le gosse avec elle.¹³

L'Algérie est très présente dans *Les Célibataires*, roman écrit en mai-août 1933 et paru en 1934. Le héros hante souvent le square d'Anvers et le Boulevard de Rochechouart, lieux privilégiés où Montherlant a observé la vie populaire parisienne. Il y fera des observations en août 1944 relatées dans *Le Fichier parisien*. D'autre part la rue d'Orsel et le boulevard de Rochechouart seront le cadre d'une scène étonnante au début du *chaos et la nuit*.

Premier extrait : *Bientôt M. de Coantré déboucha sur le boulevard Rochechouart... M. de Coantré marchait sur le terre-plein du milieu... Il s'amusait des garçons de bar aux lividités de fantômes... des Allemands athlétiques, en smoking, et des Kabyles avec parapluies, au guet, attendant on ne sait quels restes, comme les requins, autour d'un paquebot, attendant ce qui tombera.* (page 843, édition de la Pléiade).

Second extrait :

Il était trois heures moins dix ; c'était en cette fin de nuit, quand les êtres deviennent à la fois plus audacieux et moins exigeants... Sur les terre-pleins de la place Pigalle, des hommes faisaient les cent pas, des hommes qui avaient attendu, cherché ou surveillé toute la nuit. Des clochards dormaient sur des bancs, évoquant ses soldats morts ou une sorte d'indignation français... Avenue d'Orléans, les petites voitures cahotantes, montagneuses, des chiffonniers, avec leur lanterne allumée et leur haridelle minuscule, avaient un air de misère qui sentait l'Orient. (page 851).

Troisième extrait :

Toute la région sud-est, vers Arcueil, était entièrement dans l'ombre, sans une lumière. C'était la zone peuplée d'Italiens, d'Arabes et de Juifs. Mais à cette heure, dans son obscurité, elle évoquait quelque chose de mystérieux et d'assez redoutable (page 852).

A six heures un quart il y eut une grande marée d'hommes s'engouffrant dans le métro. C'était vraiment un monde d'hommes que ce monde d'avant l'aube et du premier matin : toute la ville, à cette heure, était aux hommes, comme une ville d'Orient... (page 852). Le sentiment des grandes injustices sociales donnait un accent presque pathétique au baron (page 864).

L'Afrique du Nord n'est pas absente des quatre volumes du roman *Les Jeunes filles*, écrit entre 1936 et 1939 : il a commencé à écrire *Les jeunes filles* un an après la parution de *Service inutile*. On relève de singuliers séchos du Maroc et de l'Algérie dans *Le Démon du Bien*. Montherlant évoque un médecin du bled dans *Pitié pour les femmes* et rappelle le déchirement qu'il a éprouvé en écrivant *La Rose de sable* (qu'il ne cite pas) et qu'il s'efforce de surmonter :

Après avoir souffert quelques années du déclin de la France, il s'était décidé à aimer ce déclin, meilleure façon de ne de n'en pas souffrir (le patriotisme, n'étant pas un sentiment inné, peut se perdre comme il s'acquiert). Il s'agit de même pour l'injustice sociale, et, généralement parlant, avec toute l'existence du mal. « Si je devais souffrir du mal, ma vie

¹³ Il y a encore des paradis, op cit., pp 43-44.

serait un supplice, donc une sottise. Alors aimons-le lui aussi. »(page 1147, édition de la Pléiade.)

Le roman *Les jeunes filles*, à la lumière de ces lignes, pourrait être vu comme une catharsis.

Dans *Le Démon du Bien* Montherlant se livre à une amusante « reprise » dont il est coutumier. Les premières pages de la seconde partie, alors qu'il vient de s'installer à Gênes, reprennent, presque mot pour mot, ce qu'il écrivait au sujet de l'emploi du temps qu'il avait adopté dans son appartement du Boulevard Saint-Saëns à Alger lorsqu'il écrivait *La Rose de sable*. L'auteur est revenu sur cette fièvre créatrice dans *La Marée du Soir*, page 141 :

Je crois l'avoir déjà raconté : à Alger, il y a quarante ans, quand j'écrivais La Rose sable ; le même réveil sinistre, à sept heures ; le même travail immédiat, sans nul petit déjeuner ; à deux heures toilette ; à trois heures première nourriture de la journée : déjeuner copieux et une bouteille de vin d'Algérie. Galopades. Dîner léger. Rentré chez moi très rarement plus tard qu'onze heures, je n'ai jamais été noctambule...

C'est avec une certaine stupéfaction que le lecteur prend connaissance dans la deuxième partie des *Lépreuses*, (le dernier volet des *Jeunes filles*), du séjour au Maroc de Costals, le personnage central du roman. Paragraphe qui rompt totalement avec le reste de l'œuvre. L'aventure amoureuse que connaît Costals avec Rhadidja, dans l'ancien poste militaire de Tighrent, rappelle celle qu'il a connue avec Ram, l'héroïne de *La Rose de sable*, mais elle est loin d'être un décalque. La question de la colonisation n'est pas évitée mais elle surprend quand on connaît la biographie de Costals : comment se fait-il qu'il se trouvait dans un village du Rif lors de la révolte d'Abd-el-Krim en 1924 ? Dans les lignes qu'il consacre à cet épisode il souligne de façon singulière qu'il n'était pas là pour réprimer les Rifains. Montherlant veut peut-être donner une idée de ce qu'il éprouvait à une époque où la question coloniale ne le préoccupait pas et qu'il était indemne de tout chauvinisme, de tout nationalisme :

Lui il tirait parmi les Français ...Et il avait pris un fusil simplement parce que le fusil est le second membre viril de l'homme. En fait il se foutait des Français. Il se foutait aussi des Marocains. Il était plutôt ducôté de la France parce qu'il comprenait la langue des Français, et que la vie lui était plus facile et plus agréable que dans un autre.(page 1435, édition de la Pléiade).

Sa participation à cette expédition est invraisemblable et l'auteur ne prend même pas soin d'indiquer à quelle unité il appartenait. Truchement qui lui permet de revenir à la question coloniale au Maroc tout en opposant son héroïne arabe aux diverses femmes françaises qui peuplent son roman. Dans l'appendice des *Lépreuses* Montherlant résume de manière allusive qui différencie Rhadidja des femmes françaises dont il a reproduit des lettres dans son roman, celles-ci attachent du prix au vouloir plaire, au grégarisme et au sentimentalisme. Montherlant semble s'être attaché à distinguer Rhadidja, oubliant que les femmes d'Afrique du Nord sont attachées à une autre forme de « grégarisme » féminin absent dans son livre.

Notre propos n'est pas d'analyser les invraisemblances de Costals et le projet que nourrissait Montherlant lorsqu'il met en scène Rhadidja, une Marocaine qui a seize ans lorsqu'elle est sa maîtresse à Tighrent. Costals a connu la jeune fille à Casablanca quatre ans auparavant alors qu'elle vivait chez son oncle (elle avait douze ans). Nous ne connaissons pas les raisons pour lesquelles elle recherche les Européens, n'aime pas les Arabes et ne croit pas en Dieu. Elle pousse le défi jusqu'à faire l'amour en période interdite par l'Islam.

D'autres allusions discrètes à la période où Montherlant écrivait *La Rose de sable* apparaissent ici où là dans *Les Lépreuses*, ainsi il fait allusion à *Un voyageur solitaire est un diable* et note qu'à la fin d'avril, de nouveau dans l'Atlas il était l'hôte du caïd des Arouen. Déplacement incongru qui peut-être un clin d'œil au *Caïd Abdellah*, roman de Paul Odino qu'il avait particulièrement apprécié (entre 1927 et 1952, Montherlant entretenait une correspondance régulière avec lui, surtout entre 1927 et 1933).

L'Algérie dans « Un assassin est mon maître. »

Cet ultime roman d'Henry de Montherlant, écrit une dizaine d'années après l'indépendance de l'Algérie, rompt avec les écrits qui dénonçaient la colonisation, non qu'il renie ses condamnations antérieures. Des remarques brèves, disséminées ici et là dans le livre, montrent qu'il en est rien.

L'auteur a toujours écrit qu'il se tenait aux côtés des vaincus. D'une certaine manière, en 1971, plus de dix ans après le départ massif des Européens d'Algérie en 1962, il songe à leur exode bien qu'il les ait critiqués maintes fois pour leur aveuglement mais aussi pour leur comportement fréquent envers les autochtones.

Le livre s'ouvre par une étonnante reprise de ce qu'il a écrit dans *Il y a encore des paradis*, paru en 1935. Dans le chapitre de ce petit livre, intitulé : « Bab-El-Oued, l'été ; à sept heures du soir », Montherlant nous plongeait dans le quartier populaire de Bab el Oued, habité, pour l'essentiel, par une population d'origine espagnole. Précisons que c'est plutôt le quartier de populaire de Belcourt, celui d'Albert Camus, que le voyageur a hanté.

La scène se déroule en 1928, deux années avant les festivités qui ont marqué le centenaire de la prise d'Alger. Dans *Il y a encore des paradis*, Montherlant n'évoque pas le contexte politique : il a souligné, en vain semble-t-il, que cette œuvre avait un caractère léger et que ses lecteurs attentifs savaient qu'il pouvait être sérieux et grave pour ce qui est de l'Algérie. En revanche, le chapitre « emprunté » à *Il y a encore des paradis* dans *Un assassin est mon maître* sera remodelé : le contexte politique et idéologique ne sera pas absent. L'auteur fera un choix : *dire la vérité, rien que la vérité mais pas toute la vérité*. Il a choisi de laisser dans l'ombre certains épisodes douloureux de l'année 1962.

La citation empruntée à sa pièce de théâtre *Le Cardinal d'Espagne* que Montherlant a placée en exergue à son carnet intitulé *Va jouer avec cette poussière* (Cardona. – Que lui dirai-je ?

Cisneros. – *Songez à ce que vous ne lui direz pas*, (Le Cardinal d'Espagne, Acte II, Scène V.) convient peut-être au roman *Un assassin est mon maître*. Lequel comporte beaucoup de non-dit, lié au drame qui a frappé les Européens de Bab el Oued en 1962 : un exode massif sans retour. Certes Montherlant les avait mis en garde, comme l'avait fait avant lui, le poète arabisant Albert Lentin. Mais il se range toujours aux côtés des vaincus.

L'essentiel du roman est consacré à l'analyse de la relation qui existe entre Exupère, ancien élève de l'École des Chartes, le personnage central, et son directeur Saint-Justin, conservateur de la Franco-musulmane, une bibliothèque fictive qui se trouve dans le centre d'Alger, proche des Facultés : Délire de faiblesse et de persécution chez Exupère et de persécution sadique chez Saint-Justin. Après avoir servi à Oran, Exupère avait rejoint Alger pour servir sous les ordres de Saint-Justin. Le professeur Jean Delay a rédigé une brillante préface dans laquelle il analyse, d'un point de vue psychanalytique, la relation qui s'est instaurée au fil du temps entre les deux hommes. Le préfacier fait quasiment abstraction du contexte algérien, celui qui retient notre attention ici.

On mettra en regard un extrait de l'ouvrage écrit en 1935 et la reprise de 1971 afin de mettre en lumière les changements de registre, les suppressions et les ajouts.

BAB-EL-OUED, L'ÉTÉ, À SEPT HEURES DU SOIR (*Il y a encore des paradis*, 1935)

Bab-El -Oued, faubourg d'Alger, espagnol surtout, Bab-el-Oued en août, à sept heures du soir, comme un décor de théâtre dans une atmosphère d'été, une symphonie de noirs et de blancs, si purement espagnole, si différente des faubourgs marseillais ou italiens : blancs des lumières électriques, des chemises des hommes (tous en corps de chemise), des vêtements des jeunes filles, noirs des prunelles et des cheveux, des vêtements des femmes, et des peaux sombres. Les femmes, les nuits féminines, vêtues de blanc ou de noir, aux yeux entourés d'un véritable halo d'ombre. Les hommes élégants et propres, au sourire doré, au corps svelte et dur, aux muscles petits, aux pieds petits, aux mains petits, à la jambe (hélas) facilement courte et grêle. Un peuple en espadrilles, qui va sans faire de bruit.

A Bab-El-Oued, on est espagnol, italien- naturalisé ou non- français du Midi, ou croisé de ces trois races. Peu d'Arabes. Peu de Juifs. Plus de loques ni d'épaisseurs. Tout est net, fin et frais. Si fin, si net, si frais que l'idée ne viendrait pas d'appeler ces gens des « prolétaires ». Et jeune surtout, tout est jeune. Où sont les vieux ? On dirait qu'ils ont été dévorés par tant de jeunesse. La nuit et la clarté, violemment disjointes, font. Plus purs les teints mats et pâles, des femmes aux faces de songe, des hommes aux traits bien dessinés. Six visages sur dix sont ravissants. Comme c'est ravissant, que la plus jolie race que je connaisse soit-tant bien que mal- française !

Il arrive que les visages des Kabyles qui passent soient assez beaux. Il y a un « charme Kabyle », l'essentiel du type kabyle est le front très haut et assez fuyant, et le nez dans le prolongement du front... J'ai connu de petites Kabyles qui donnaient une impression très vive, et que je crois véridique, de ce que devaient être les jeunes Grecques autrefois.

Extrait de *Un assassin est mon maître* (1971).

Bab-El-Oued, juillet, sept heures et demie du soir, comme un décor de théâtre planté dans une étuve. La nuit et la lumière électrique, violemment heurtées, font plus purs les teints mats et pâles des femmes aux faces de songe, des hommes aux traits bien dessinés. Une symphonie de noirs et de blancs, si typiquement espagnols, si différents des faubourgs marseillais ou italiens ; blanc des lumières, des chemises des hommes, des vêtements des filles, noirs des cheveux et des prunelles, des vêtements des femmes plus âgées, et puis les peaux sombres. Et ces nuits féminines, blanches ou noires, les yeux entourés d'un véritable halo presque noir ; ces hommes élégants et propres, au sourire doré (une dent d'or à la place d'une dent excellente, pour faire riche : Las Indias...), au corps svelte et dru, aux muscles petits, aux mains petites à la jambe (hélas !) facilement courte et grêle . Un peuple en espadrilles, qui va

sans faire de bruit.

Peu d'Arabes, peu de Juifs : leurs costumes négligés détonneraient. Tout est net, fin, frais. Si net, si fin, si frais que l'idée ne viendrait pas d'appeler ces gens des « prolétaires ». Et jeune, surtout, tout est jeune. Ou sont les vieux ? Peut-être que les jeunes les ont mangés...

Et c'est vrai, les yeux baissés, Exupère, de Montluçon, bibliothécaire à Alger depuis six mois, ne peut souffrir l'Algérie, où il est venu sur sa demande. Et il marche les yeux baissés pour ne pas voir cette population de Bab-El-Oued qui l'exaspère parce qu'elle est jeune et parce qu'elle jure avec l'Ile-de-France, sa patrie morale... Il a baptisé l'Afrique du Nord : La Sauvagine.

Ce Bab-El-Oued ! Un faubourg d'Alger plus qu'à demi espagnol (ronchonne Exupère), et où il n'y a pas une bouffée de musique espagnole, pas un vin d'Espagne, om l'orgeat et l'orangade, boissons méditerranéennes, qui devraient être exquis, sont l'infâme poison des usines parisiennes, où l'on ignore les raffinements de la cuisine espagnole pour exciter la soif après l'avoir apaisée. Race qui ne sait pas tirer parti d'elle-même, qui ne sait pas s'amuser (Exupère a vu à Alger le dernier carnaval : sinistre), qui ne sait pas plaisanter (de la grossièreté sans gaieté et sans esprit), qui n'a créé ni musique, ni chant, ni danse ni folklore, qui n'a même pas importé les siens, qui se réalise dans des orphéons, des équipes de football et des excursions de « sociétaires », qui se satisfait du cinéma de tout le monde. Race affamée de se mettre à l'unisson. Race grossière d'âme, de cœur, d'intelligence, sans fond, sans aspirations autres que matérielles...

Le fichier parisien d'Henry de Montherlant (1974), recueil de notes qui s'étendent de 1927 à 1969, est l'un de ses livres qui a été le moins commenté. L'Algérie est présente dans les chroniques du *Fichier parisien* écrites sous l'Occupation de 1942 à 1944, période au cours de laquelle il a observé attentivement les milieux populaires parisiens. Elles sont parues de façon posthume en 1974, dans l'indifférence quasi générale des media, sous le titre *Le Fichier parisien*. Ouvrage presque aussi oublié que *Service inutile* (ainsi ce clin d'œil féroce au chapitre III, « Auteuil d'été » (1942 ?))

A la sortie, autour des camelots, des vierges de qui la chemisette reproduit sous l'aisselle, le ruban de la médaille interalliée, des apprentis avec des bribes de cheveux dans le cou et dans les oreilles, parce qu'ils sont allés chez le coiffeur ce matin, des Kabyles qui ne croient pas que c'est à eux que le camelot s'adresse quand il les interpelle : » Monsieur ! », habitués qu'ils sont plutôt au régime algérien du pied au derrière (page 19).

Pendant cette période l'auteur a consacré plusieurs pages aux enfants atteints par la guerre.

Le chapitre *Diarium juvenale* (Paris, 1942-1945) est entièrement consacré aux enfants observés à Paris pendant la seconde Guerre Mondiale.

Ici et là, dans son livre, apparaissent des enfants algériens, les premiers peut-être qui arpentent les rues parisiennes dans notre littérature.

Ex : Le petit Arabe à qui on demande pourquoi son père a été en pèlerinage à La Mecque : « pour faire plaisir à Dieu. »

Et c'est très bien que l'expression « faire plaisir à » soit liée ici à un acte religieux, car, en vérité, cette expression est une expression sainte. p. 85.

En 1969 Henry de Montherlant se souviendra avec émotion des enfants maghrébins qui lui avaient donné des roses de sable dans une oasis vers 1930(*La Marée du soir*, page 73) :

J'ai vécu au désert, je n'y ai pas été heureux, je ne l'aimais pas, je n'aimais pas même les oasis. Les roses de sable étaient des pierres coupantes. Les enfants m'en apportaient- « Cadeau ! », et ces pierres, quand ils les avaient serrées longtemps, gardaient quelquefois, l'odeur de leur paume (septembre 1969).

L'Algérie dans les Carnets d'Henry de Montherlant antérieurs à 1944.

Carnets (années 1930-1944.)Notes non citées ci-dessus.

Pendant ces quatorze années la question coloniale revient comme une obsession mais ne se limite pas à *La Rose de sable*. Montherlant se pose souvent la question de savoir s'il a eu raison de renoncer à l'éditer. Dans le cahier XXI,écrit de novembre 1931 à mars 1932 (Alger) et de mars 1932 au 26 avril 1932 (Paris), il écrit une longue note qui éclaire ce que fut son tourment entre la nécessité de dire la vérité et le respect de la patrie. C'est la seule fois où il compare cette vulnérabilité avec celle qui survient au sein d'une famille. Il reconnaît qu'il n'a dit la vérité qu'à moitié,ce qui explique les nombreux textes qu'il a censurés :

Avoir consacré quatre ans de ma vie à un livre que je renonce à publier (La Rose de Sable) m'est indifférent : « la vigne ne se souvient pas des grappes qu'elle a données ». Là n'est pas la cause de mon tourment. Mais dans le doute que j'ai raison de renoncer.

Il n'est pas sûr que le patriotisme véritable soit de renoncer à dire la vérité.

Moi-même, qu'ai-je fait d'autre que de ne la dire qu'à moitié ?

Et enfin, plus profond encore que la sagesse, la force de la vie, qui emporte cette inquiétude et ces scrupules mêmes.

Puisqu'il faut n'être pas vulnérable dans sa femme et ses enfants(stoïcisme), devons-nous être vulnérable dans notre patrie ?

Le patriotisme, cette horrible maladie. Mais pas plus que tout amour.

Dans le carnet XXV (du 17 février 1934 au 7 juillet 1934) Montherlant pense qu'il a pu enfin s'affranchir du patriotisme dont il était prisonnier mais cette victoire fut fragile :

Pour la première fois je me conçois comme écrivain en dehors du temps, des partis, des patries écrit-il (Essais, page 1115.)

Dans *La Marée du Soir*, son ultime carnet, Montherlant confie à ses lecteurs qu'il ne s'est jamais affranchi du patriotisme qui l'a déchiré lorsqu'il rédigeait *La Rose de sable*. Il précise, pour solenniser sa déclaration (qu'il écrit 14 janvier 1971 :

Enfin il y a une parole que je cite au moins pour la quatrième fois dans mes ouvrages, - la parole de Lyautey mourant ; « Je meurs de la France. » Je regrette que ces mots de Lyautey ne soient pas ceux sur lesquels se terminent non seulement ces Carnets ; mais toute mon œuvre. Néanmoins, même si le hasard fait que mon œuvre s'arrête pour toujours sur d'autres mots, ce sont ceux-là qui, moralement, en auront été les derniers. (14 janvier 1971.)

Dans les dernières lignes de ses carnets, écrites peu de temps avant sa disparition, Henry de Montherlant revient sur le cas de Lyautey pour condamner, par une ultime pirouette, la colonisation . Le propos consacré à Galliéni fait songer au dilettante et hédoniste Guiscard de La Rose de sable :

Lyautey conquiert le Maroc, et écrit que l'œuvre du colonisateur est une « mission providentielle », Galliéni conquiert l'Indochine, et écrit à la fin de sa carrière : « Qu'ai-je fait ? J'ai vécu et je me suis fait plaisir... » Le jour où la France perd le Maroc et l'Indochine, Lyautey a été une dupe et Galliéni n'en a pas été une. Le premier avait agi pour une cause, le second pour son plaisir. Le premier risquait et a perdu ; le second ne risquait pas.

Montherlant avait particulièrement souffert de la France lorsqu'il a découvert la question indigène et pris conscience de la lâcheté de son pays lors de la capitulation du gouvernement devant Hitler à Munich :

Il n'y a que moi, ou à peu près, en France, à souffrir de la France, comme il n'y avait que moi, en Afrique (i.e en Algérie et au Maroc) à souffrir de la question indigène (Henry de Montherlant, Carnets 1930-1944, p.62.

Henry de Montherlant a conscience d'ouvrir la voie en écrivant cette vérité mais il reconnaît qu'il n'a dit que la moitié de la vérité (*La honte blanche* et de nombreuses notes préparatoires à *La Rose de sable* ne seront jamais publiées par l'auteur).

Une page du carnet XXVIII il souligne qu'il a frayé la voie tout en ayant conscience que ses compatriotes n'aiment pas voir la vérité en face. Il reviendra à diverses reprises sur cette idée. Que ce soit le Français d'Algérie ou le Français de France débarquant à Alger (celui qu'il qualifiera plaisamment de Gogo-Lecrâneur) :

Colonies. « Frayer la voie en Afrique ».

Il y a de magnifiques innocents, devant qui je m'incline, qui ont fait cela parce qu'ils ne voyaient ni à qui ni à quoi servirait leur courage et leur sacrifice. Mais j'ai le bonheur de n'être pas né innocent. Les Français n'aiment ni la vérité, ni la réalité, ni le naturel. (Essais, page 1154).

Dans une note du cahier XIX Henry de Montherlant livre une information importante : il a expurgé *La Rose de sable* de la plupart des plaisanteries qu'elle contenait :

Je relis La Rose de sable et j'y supprime beaucoup de plaisanteries, sachant qu'une démocratie s'offense des plaisanteries (page 978 des Essais).

Censure regrettable car la verve sarcastique et les fantaisies verbales de l'auteur, dans *La chienne de Colomb-Béchar*, *Il y a encore des paradis* et de très nombreuses notes de ses *Carnets* sont l'expression, très drôles, de scènes saisies sur le vif.

« La chienne de Colomb-Béchar » (article paru en 1931 dans *Les Nouvelles littéraires*, (Essais, 1963, pp. 640-646) est une charge impitoyable contre la bourgeoisie française et ses chiens.

Une certaine bourgeoisie française, en supportant, que dis-je, en adorant le contact journalier, la cohabitation avec d'immondes roquets, que nous regardons qu'avec nausée, nous ouvre un jour sur elle-même. Il y a dans le mystique musulman Al Hallaj l'histoire d'un chien qui suivait un homme, et qui était l'âme de cet homme. Le roquet de cette petite bourgeoisie française, c'est son âme.

Montherlant, prolonge la description de cette immonde chienne qui hante l'auberge où il prend ses repas en décrivant le comportement de deux officiers. Naturellement ce genre de scènes n'apparaissent jamais dans *La Rose de sable* :

Un capitaine joue à l'imperator, dans la cuisine, parce qu'on n'a pas monté assez rapidement à l'étage les déchets de viande pour « Madame ». Un lieutenant de vaisseau porte sous son bras le carlin de sa grue, ce qui à tout prendre, vaut mieux que se tuer pour elle. Et caetera.

Tout l'article prend appui sur des observations de ce genre.

Regrettons que Montherlant, qui compare souvent les comportements de ses compatriotes et des autochtones dans une situation semblable n'ait pas souligné que les Musulmans ont un rapport au chien radicalement différent. Ils se tiennent soigneusement à l'écart de l'animal et ne laissent jamais celui-ci approcher de leur visage.¹⁴

Cependant Henry de Montherlant a observé des comportements chez les Européens d'Algérie, que l'on ne trouve pas ailleurs. Par exemple leur adaptation au contexte arabe dans certaines domaines. Notamment le comportement à tenir dans l'espace public pour ce qui est des femmes :

L'habitude de vivre parmi les Arabes a donné aux Français d'ici une certaine tenue dans la rue. On ne voit jamais un jeune Français d'Alger embrasser une femme en public. (Carnet XXVII, Essais, p.1135).

¹⁴ Dans un transport en commun, dans la rue, dans un parc on peut observer, aujourd'hui en France, la réaction de dégoût qui se lit souvent sur le visage de maint Musulman qui voit une Européenne accepter que son chien lui lèche le visage. Pour lui le chien est « impur ». Voir les travaux de Gorges Devereux sur la caninophilie et la caninophobie comparées. Chez les Arabes, pour l'essentiel, le chien n'a qu'une fonction utilitaire. Une exception : le sloughi (un peu notre lévrier), animal noble qui jouit d'un statut particulier.

Ces jeunes gens savaient que ce comportement aurait choqué les Algériens. On peut regretter que ceux d'aujourd'hui, dans nos villes européennes, n'aient pas conscience qu'il est bon de faire preuve de retenue en la matière. Manque de retenue qui engendre souvent un mépris que l'Européen ne perçoit pas.

Montherlant fait également appel à des informateurs vivant en Afrique du Nord. A ce sujet il est peu disert dans ses carnets. Une seule note dans le cahier XIX (écrit à Alger entre le 19 septembre 1930 et le 20 mai 1931) qui souligne son intransigeance :

Un fonctionnaire qui pourrait me donner de bons renseignements (pour La Rose de Sable) ; mais on me dit qu'il fricote. Je préfère me passer de ses renseignements et ne pas le connaître(Essais, p. 980).

Les pages dans lesquelles Henry de Montherlant fait le récit de son voyage à Bougie, en septembre 1933, sont celles dans lesquelles il donne le plus de détails sur sa façon de voyager en Algérie et d'observer. Ses notes lapidaires dans d'autres lieux nous laissent sur notre faim (le déplacement à Médéa par exemple.) Dans *La chienne de Colomb-Béchar* Montherlant se limite à une scène de restaurant.

Une longue note relative à son voyage à Bougie nous éclaire sur la façon dont le voyageur-écrivain était perçu en Algérie par la communauté européenne. Montherlant s'est peu exprimé sur la question : cette exception est traitée sur le mode plaisant :

Bougie. – Les salles de restaurant d'hôtel, où on me jette un regard torve parce qu'on croit que je viens « sur la place », que je vais « casser le travail ». Quand je sors un Thucydide on respire.

« Comment peut-on être persan ? ». Dans les hôtels (ceux du moins où je descends en Algérie), je me demande : « Comment peut-on n'être pas un voyageur (sous-entendu de commerce) ? » J'ai éveillé tant de gênantes curiosités, dans les petites villes d'Algérie, pour avoir eu l'honnêteté de répondre non quand on me demandait : « Vous êtes voyageur ? », que j'ai fini, crève l'honnêteté ! par dire que je l'étais. Mais dans quoi ? Eh bien, mettons dans la papeterie. Je pensais pouvoir m'en tirer. Quand je vis que je ne connaissais rien de plus à la papeterie qu'aux huiles paraffinées, par exemple, je me jetai carrément à l'eau, et dis que j'étais dans la casquette.

Le commentaire final souligne le plaisir que Montherlant éprouvait en Algérie à n'être point connu :

Le repos de ces villes où personne ne vous connaît(carnet XXIV, Essais, page 1088.

Le 12 septembre 1933, il se livre à une observation attentive dans la salle de restaurant de l'hôtel de Bougie où il est descendu, qu'il retranscrira, sans attendre, le soir même, dans son carnet. La note est longue, nous la citons in-extenso car elle illustre ses qualités d'ethnologue soulignées par Claude Lévi-Strauss dans le discours de réception d'Henry de Montherlant à l'Académie française :

Bougie, 12 septembre 1933. Une table de trois. Ce jeune maquereau algérien, seize ans (en note Montherlant écrit : le mot maquereau, chez les Européens et Arabes d'Algérie, n'a pas le sens péjoratif qu'on lui donne à Paris. Il signifie : un déluré, un malin. Tous les personnages du petit tableau sont des Français), au moment même où je suis sûr qu'il ne

croit pas qu'on le regarde, il est maquereau ; la façon dont il enlève son casque colonial , le geste impérial, montre qu'il est « nature » quand il est maquereau : ce n'est pas du bluff comme ce le serait chez un jeune Français de France.

L'autre, quarante-cinq ans, habillé comme un garçon de quinze, un pantalon de toile, un gilet de corps découvrant les aisselles, et une ceinture : exactement tout ; certainement pas de caleçon(plus les nail : soit quatre pièces). J'oubliais le bracelet-montre.

Le visage extrêmement ravagé. Les rides de son front. Ses pattes d'oie comme les coloniaux. D'un vrai geste de Nord-Africain, il prend à pleine paume, par-dessus son pantalon, ses parties, et les tient un moment dans sa main, avec un naturel incontestable. Ce visage ravagé et ses habits de jeune homme, c'est bien un type de colonial.

(Un jour, relisant ceci, je ne me rappellerai plus cet homme.)

Un troisième personnage, plutôt muet, mais pour moi parlant. A la boutonnière de son veston très fatigué, les rubans de la médaille militaire, qui prouve que c'est quelqu'un de bien de la Croix de guerre et de la Légion d'honneur , qui ne prouvent rien

La guerre d'Algérie dans les Carnets d'Henry de Montherlant.

Les notes qu'il a écrites sont parfois d'une extrême violence. Aurait-on hésiter à en faire mention ?

Les événements de mai 1958 le bouleversent. Entendre jouer la Marseillaise à la radio l'atteint profondément et lui rappelle d'autres journées noires qu'il a connues antérieurement ; elles ont blessé son patriotisme exigeant. Dans une note de *Va jouer avec cette poussière*, écrite en 1958, il décrit la tragédie algérienne en ces termes:

14 mai 1958. Événements d'Algérie.

Le plus sinistre moment de la journée est celui où j'entends la Marseillaise jouée à la radio, j'ai déjà entendu cela déjà en février 34, septembre 1938, septembre 39, 40, etc...

Vague et imbécile instant de réconfort en entendant dans ma cour des tapis qu'on secoue et un aspirateur électrique : « la vie continue ! ». Mais nous savons par expérience que ces bruits sont le fond sonore comme obligé des tragédies. Ici on bat les tapis, et à côté l'on tue.

Montherlant a écrit vers 1932 : *Les circonstances feront-elles un jour que je doive les tenir pour des ennemis. Comment le pourrais-je ?* Ce jour, qu'il avait peut-être pressenti, était arrivé.

Pendant toute la guerre d'Algérie il sera crucifié. Il écrit dans ses derniers carnets : *L'histoire africaine (comprendre algérienne) m'est un couteau dans le cœur.*

Désormais la question des jeunes Français partis se faire tuer en Algérie va l'obséder et il en viendra à plaider en faveur du refus de partir se battre, car c'est une cause injuste, condamnable. Plutôt désertir.

Cette obsession est nourrie des lettres de jeunes gens qu'Henry de Montherlant a reçues après les représentations de sa pièce de théâtre *La Ville dont le prince est un enfant* et au-delà :

De plus en plus abondantes depuis quelques années sont les lettres de jeunes gens que je reçois. Ce n'est pas la fournée qui suivit la création de La Ville ; ceux-ci ne sont qu'une minorité à me parler de La Ville (sa pièce de théâtre : La Ville dont le prince est un enfant). Ce sont des lettres de garçons de dix-huit à vingt-deux ans ou vingt-quatre ans, désespérés. On leur a retiré toutes leurs raisons de vivre... Ma première pensée était : comment les protéger ? C'est ce que se demandait déjà, en 1934, le père dans la Lettre d'un père à son fils, et en 1946 Le Maître de Santiago. Mais en 1971 ! » Les envoyer à l'étranger, » me dit quelqu'un. Eh quoi ! faudrait-il vivre séparé de ce qu'on aime ?

Ils poussent toujours droits. Un jour la horde les écrase. Ou la mort.

Je lis dans un journal que Churchill a écrit, parlant de la guerre de 1939 qu'il avait déclarée : « Ce fut une guerre inutile ». Et encore : « we killed the wrong pig ». Nous n'avons pas tué le cochon qu'il fallait. (sens : le cochon qu'il fallait tuer était le communisme)...

Nous, si nous avions un fils qui fût en âge d'aller à la guerre (d'Algérie), nous lui dirions : « Planque-toi. Je ne suis pas sûr que le cochon que nous voulons tuer soit le bon (Henry de Montherlant, Tous feux éteints, 1975, p. 125.)

Le roman *La Rose de sable* aujourd'hui.

Ces dernières années, nous avons assisté à une certaine redécouverte de *La Rose de sable*^{d'}Henry de Montherlant mais sans que cette œuvre soit rattachée à l'ensemble de l'œuvre de l'écrivain et replacée dans une perspective historique. Margueritte de Yourcenar qui ne s'étend pas sur la question coloniale, regrette, à juste titre que l'auteur ait, à de multiples reprises, indiqué dans le texte, qu'il supprimait nombre de lignes ou de pages. Dans l'Avant-propos de l'édition définitive de 1968, écrit en janvier 1967, Montherlant écrit : *La dactylographie des passages supprimés (du manuscrit imprimé sous le titre Mission providentielle) a été conservée par moi. Mais je ne suis pas un littéraire à secrétariat. Je ne sais ce que sont devenues ces pages dactylographiées, et ne les ait même pas recherchées. On les retrouvera après ma mort, on en fera ce qu'on voudra.*

Il est difficile de ne pas partager l'opinion de Margueritte Yourcenar qui écrit, évoquant les coupures sur lesquelles l'auteur attire lui-même l'attention en les signalant en marge (en fait Montherlant insère ces informations dans le texte) :

Ou ce qu'il avait écrit était beau et valable, et alors il devait le garder, sans s'arrêter aux craintes, aux pudeurs, qu'elles fussent patriotiques ou sexuelles ; ou ces morceaux étaient sans valeur, et alors pourquoi en signaler l'absence ? Rien de plus émouvant qu'un écrit mutilé par le temps, auquel manquent çà et là des pages sur lesquelles on peut rêver, mais on ne produit pas à volonté de tels effets.¹⁵

Dans son Avant-propos Montherlant souligne que son roman, écrit en 1932 et paru en 1968 (huit ans après l'indépendance de l'Algérie) n'a plus qu'un intérêt historique) et qu'il faut le

¹⁵ Margueritte Yourcenar, *Les Yeux ouverts*, op cit., p 237.

lire et l'analyser comme tel. Une telle entreprise requerrait beaucoup de temps et l'on se limitera ici à quelques observations. On s'en tiendra à l'influence probable que Paul Odinet et Charles Lagarde ont exercée sur *La Rose de sable* et probablement sur certains de ses écrits antérieurs relatifs à l'Algérie et au Maroc.

Nous savons que le récit de Paul Odinet, *Le Caïd Abdallah, suivi de Fathma Drissia, chanteuse de Fez*, paru en 1921¹⁶, a été lu par Montherlant. Il a entretenu une correspondance suivie avec Odinet de 1929 à 1932 (plus espacée par la suite) mais nous ignorons comment et quand il a découvert le témoignage vécu de Charles Lagarde *Une promenade dans le Sahara*, imprimé en 1885. Paul Odinet en connaissait peut-être l'existence. Toujours est-il que Montherlant semble l'avoir arraché à l'oubli. Le destin du témoignage de Charles Lagarde est étonnant (son titre anodin est trompeur). Écrit par un officier du 1^{er} régiment de Chasseurs d'Afrique en 1868/1869 il est paru après la mort de l'auteur, en 1885, grâce à la ténacité de Charles Joliet qui écrivit une préface à l'ouvrage. Fut-il considéré comme subversif à sa parution ? Cela semble probable car certaines pages, dans lesquelles l'auteur condamne la colonisation, sont insoutenables. Toujours est-il que ce récit tomba dans l'oubli et fut ignoré des historiens de l'Algérie de l'époque contemporaine. L'ouvrage de référence de Charles-André Julien : *l'Algérie contemporaine, la Conquête et les débuts de la colonisation (1827-1871)*, paru en 1964, ne le mentionne pas.

Une promenade dans le Sahara de Charles Lagarde, acertainement joué un rôle important dans la prise de conscience anticolonialiste de Montherlant. Mais il a fait preuve d'une grande discrétion à son égard. On pouvait lire un court extrait d'*Une promenade dans le Sahara* dans l'article « Nouvelles pages de la Rose de sable », paru le 15 janvier 1938 dans la revue *Europe*: *On m'avait parlé de la haine des Arabes pour les Français, je ne suis frappé que par la haine des Français pour l'Arabe*. La citation est reprise dans l'édition définitive (1967 et 1968), en exergue au chapitre 15, page 325 du livre de poche. Montherlant précisant le titre de l'ouvrage et la page où se trouve la citation (p.34). Qui a pu signaler à l'auteur de *La Rose de sable* l'existence d'*Une promenade dans le Sahara* ? Où a-t-il pu se le procurer ? Nous l'ignorons. On peut penser que des textes comme *La honte blanche* ou les violents propos contre la colonisation de Bonnel dans *La Rose de sable* soient un écho d'*Une promenade dans le Sahara* de Charles Lagarde.

Comme il n'est pas connu nous en donnerons plusieurs extraits en les rapprochant de ce qu'a écrit Henry de Montherlant. Ces rapprochements permettent de mettre en lumière l'influence que le livre de Lagarde a exercée sur *La Rose de sable*. Le récit de Charles Lagarde concerne l'Algérie de 1867/1868, période au cours de laquelle une terrible famine frappa le pays et surtout la population musulmane, l'auteur accorde également un certain nombre de pages à la répression par l'armée française au début de la conquête, notamment des valeureux Hadjoutes, dans la Mitidja en 1837.

Le témoignage de Paul Odinet concerne les premières années du Protectorat français au Maroc, l'officier Paul Odinet, arabisant, (dont l'épouse était une musulmane du pays) a été chargé des Affaires indigènes dans la région proche de Fès. Il fut le témoin des graves

¹⁶ L'ouvrage ne comporte pas de date d'édition, nous retenons celle donnée par la B.n.F. Nous avons pu, non sans mal, en acquérir un exemplaire, récemment, sur le marché de l'occasion, en Italie.

soulèvements dans cette ville, en avril 1912, dont Henry de Montherlant s'est probablement inspiré dans le chapitre consacré à la mort du lieutenant Auligny, à la fin de *La Rose de sable*.

Les influences croisées des témoignages de Charles Lagarde et de Paul Odino se retrouvent tout au long du roman *La Rose de sable*.

Il est possible que certaines critiques violentes de la colonisation, dans *la honte blanche*, par exemple, mais aussi, sous une forme plus atténuée dans *La Rose de sable* soient un écho de ce qu'a lu Montherlant chez Lagarde. L'idée que l'auteur des *Célibataires* a exprimée maintes fois, à savoir celle d'une réparation des méfaits, exactions et méfaits de la conquête, est très présente chez Charles Lagarde ainsi que les injustices et brutalités de la colonisation.

Cependant nous avons assez détruit, n'est-il pas temps d'édifier ? La résistance est étouffée. Il ne faudrait plus qu'un seul Arabe mourût par notre faute. Que l'on tire un voile sur les horreurs du passé, les guerres inutiles, les carnages, les razzias et les longues traînées de feu qui ont assis dans le sang notre conquête...il y a une injustice à réparer, d'affreux moyens à légitimer, une race malheureuse à relever d'un abaissement où nous avons achevé de la précipiter. Opprimer le peuple arabe serait aujourd'hui sans excuse, puisqu'il s'est livré à nous. Ne voir ici qu'une colonie serait d'un égoïsme indigne de nous. Pour une poignée de Français qui se tirent fort bien d'affaire, il y a en Algérie un peuple ruiné par notre invasion, écrasé sous sa défaite, et qui doit tout attendre de nous, grâce à son infortune même. Relevons-le ou bien inscrivons sur nos drapeaux cette devise : « Malheur aux vaincus. » (Lagarde, pp 42-43.-

Henry de Montherlant, qui souffrait que sa patrie ait trop souvent oublié dans cette aventure ses principes de justice et d'équité se soit retrouvé dans cet appel vibrant à la réparation

D'autant plus que Charles Lagarde dans les dernières lignes de sa conclusion précisait sa pensée ;

Ce qui est clair, dans le présent, c'est la justice, la charité, le droit naturel : la France n'a pas à chercher d'autre guide. Ne craignons pas d'envisager la question d'en haut : et n'oublions pas que le triomphe de l'école arabophobe infligerait à sa morale un outrage indigne de la nation si largement libérale, qui a jeté les fondements de la fraternité universelle. (p. 301).

On observe que Charles Lagarde s'élève contre ceux qui souhaitent supprimer à terme l'enseignement de la langue arabe, cœur de l'identité du pays vaincu. Montherlant qui admirait la poésie persane et arabe, qu'il cite souvent dans ses écrits, ne semble pas s'être exprimé au sujet de l'inquiétude de Lagarde. Ajoutons que ce dernier était très sensible, un peu comme l'auteur de *Service inutile*, à « l'âme poétique arabe ». Propos étonnant chez un officier du 1^{er} régiment de Chasseurs d'Afrique dont la tonalité est proche de celle d'Eugène Fromentin :

L'Arabe... a mis partout son âme, une âme jeune et naïve il est artiste, il est poète, à force d'être poétique, dans ses ksours, ses huttes, ses habits, ses moindres ustensiles... et lui-même toujours beau ; il est vrai, on peut le peindre (p.108.)

Dans le même registre les lignes suivantes rappellent l'émotion ressentie par Henry de Montherlant lorsqu'un ami lui conta l'émotion miraculeuse qui l'avait saisi lorsqu'il entendit, à Tlemcen, le fils du Cheikh Lârbi, Redouane, adolescent de quatorze ans chanter des chants andalous. Cependant les lignes de Charles Lagarde revêtent un caractère propre, dramatique : les chants des autochtones expriment désormais la dépossession coloniale :

Visité quelques cafés maures... On entend là, du matin au soir, des chants, des airs de musique monotone, comme une plainte amoureuse du passé se mêlant au tumulte de la cité envahie. Hélas le temps n'est plus aux fêtes ; il n'y a plus de fête que pour l'étranger. Quand le pauvre peuple chante encore, on dirait qu'il berce son agonie. Sa musique dolente s'adapte singulièrement à son infortune ; elle est simple comme la douleur, triste comme un chant funèbre. (p.23.)

Il existe une profonde parenté entre le texte précédent de Lagarde et la page qui suit de Montherlant, l'une des plus belles de *La Rose de sable* :

*Quelquefois, dans le silence absolu de la nuit, on entend la modulation d'une flûte jouée par un de ces maçons rêveurs. Et comme Alger est bâtie en grande partie sur des pentes, que la moitié de la ville se déploie au pied de l'autre, et qu'on construit beaucoup sur les hauteurs, souvent la vibration de la flûte, venue de ces hauteurs s'étend et plane sur la ville endormie, comme si elle la recouvrait toute. On dirait que l'Islam, piétiné durant le jour, reprend possession de la ville, ne pouvant plus s'exprimer que la nuit, comme ces prisonniers qui attendent que tout repose pour correspondre en frappant la muraille...c'est une haleine pure que celle de cette flûte nocturne après le vacarme du jour. Il semble qu'avec elle quelque chose de spirituel renaisse enfin sur le monde, nous lave de ces dix-huit heures de vulgarité et de barbarie. On a l'impression que tout n'est pas perdu.(page 250 de l'édition de poche de *La Rose de sable*).*

Obsédé par ce thème, Montherlant l'a repris, vers la fin de *La Rose de sable*, sous la forme suivante :

Et soudain, du côté des tirailleurs, une flûte vivante, nombreuse, agile, élève sa modulation dans la nuit. Elle fait songer à une source, avec un clapotement qui va ; et il en sort une sensation de fraîcheur ; et Auligny se souvient de Guiscard, quand il évoquait ces flûtes arabes qui dessinaient leur filigrane au-dessus d'Alger endormie. Son émotion pour cette race est redoublée, étayée par l'émotion qu'avait Guiscard parlant d'elle, comme on aime davantage une femme que l'on sait aimée par un autre homme. A l'élan de son cœur, à l'inquiétude de son esprit, cette flûte communique un vibrato qui étend le rayon de leurs ondes, et fait entrer les puissances nerveuses dans le débat (p. 318).

Lagarde et Montherlant partagent en commun une fascination pour l'enfant de l'Afrique du Nord. Montherlant, depuis ses premiers séjours à Ceuta jusqu'à *La Rose de sable* a exprimé une grande affection pour l'enfant maghrébin (fillette ou garçon), sur lesquels son regard s'attardait (on se souvient des enfants algériens observés avec une grande tendresse dans le Paris de l'Occupation.) Ce vif intérêt apparaît également dans ses notes de lecture d'ouvrages traduits de l'arabe et du persan. Ram, la très jeune maîtresse marocaine, est une femme-enfant.

Charles Lagarde écrit : *J'étudie de très-près un enfant du désert. C'est un adolescent taillé en Hercule, aux traits superbes, le nez cambré, la lèvre inférieure très ressortie, l'œil magnifique, fort brun, de peau ; il m'a séduit par son air caressant et doux, son large sourire aux dents éclatantes.* (p.124).

Deux exemples, parmi d'autres, empruntés à *La Rose de sable* de Montherlant :

A Alger, un notable arabe rencontre dans la rue un de ses amis ; il pose le doigt sur le front du garçon de son ami, puis se baise le doigt ; peut-on imaginer un geste plus beau ? (p.251)

Il y avait quelque fois chez un de ces enfants un geste charmant de confiance. Un jour qu'il demandait à un petit garçon où se trouvait le jardin d'Un tel, le petit, pour l'y conduire, l'avait pris par la main. (p.350).

Henry de Montherlant, dès ses premiers séjours en Afrique du Nord, a manifesté avec force le désir de se lier d'amitié avec les vaincus, n'a-t-il pas souhaité, en rappelant ce que réalisaient, parfois, les Anciens d'être accueilli à la table du vaincu et lier avec lui une amitié profonde. Cette aspiration revient comme un leitmotiv dans *La Rose de sable* mais se conclut par un aveu d'échec que certaines pages de Charles Lagarde et de Paul Odinet mettent cruellement en relief son échec. Désir réaffirmé dans *La Rose de sable* : *En réalité je suis venu pour voir comment un vainqueur peut s'attacher un vaincu. Seul de mon espèce je suis venu pour l'âme*, note-t-il page 321. Les colons égoïstes qui méprisent souvent l'autochtone et les administrateurs lointains, peu au contact des populations, ne peuvent comprendre les sentiments qui l'animent. Comme Charles Lagarde il tend à penser que c'est au sein de l'armée que de tels liens peuvent s'instaurer, lorsqu'un certain nombre de conditions sont réunies. Il a bien conscience que nombre d'officiers (le capitaine de Canadelles par exemple) ne partagent pas ses désirs mais il a probablement à l'esprit l'exemple de Charles Lagarde et de Paul Odinet qui ont su se faire aimer des vaincus : *il jugeait que c'était par l'armée que l'accord avec les Arabes pouvait se faire plus facilement. Et des images passaient en lui de confiance et de collaboration* (p. 472)

L'amour que le lieutenant Auligny porte à l'adolescente Ram l'a fait pénétrer un peu mieux dans la vie intime des vaincus : *sous l'influence de son amour pour Ram, ces hommes autour desquels sa sympathie a tourné, maintenant il les aime* écrit l'auteur de *La Rose de sable* (p.319). Cependant Ram se détachera de lui. Lorsqu'il lui demande de l'accompagner à Casablanca, elle tergiverse et finalement elle y renonce et reste dans sa famille. De même Vers la fin du livre Auligny, amer, souligne l'impasse dans laquelle il se trouve : *Je suis*

l'étranger, le maître et l'ennemi. Je suis celui qui les empêche de chanter. Que leur reste-t-il, pourtant, que leur chant ? (p.350)

Il est vraisemblable que les pages d'Odinot relatives à la femme musulmane aient exercé un attrait particulier sur Montherlant .Il semble que plusieurs pages consacrées à l'âge, au comportement et à l'identité de Ram, la cueilleuse de branches, sa maîtresse, doivent beaucoup à l'œuvre de Paul Odinot. Son épouse était marocaine et il avait connu avant son mariage une jeune fille Aïnes qu'il avait fait venir de Sefrou.. Par ailleurs il a écrit un récit intitulé *Fathma Drissia Chanteuse de Fez*, publié à la suite du Caïd Abdallah dont les accents autobiographiques sont évidents. D'autre part il a publié un roman intitulé *Geranium la fille d'une femme marocaine*. Ses archives conservées à Remirmont, non encore exploitées, conservent un manuscrit : *femme indigène* (39 feuillets numérotés de 1 à 37. (31x 21 cm)

Paul Odinot écrit dans Le Caïd Abdallah :

J'avais envoyé chercher Aïnes à Sefrou.

Elle vivait près de moi, heureuse, sans souci.

Je ne puis sans tristesse me remémorer cette femme qui disparut de ma vie si tragiquement.

Qui connaît le cœur des femmes musulmanes ?

Beaucoup ont écrit sur ce sujet, et ils cherchent à tirer des conclusions de leurs observations bien superficielles...

Comment donc peuvent-ils parler des femmes musulmanes , ces passagers, ces voyageurs d'express qui n'ont pas vu autre chose qu'un regard noir habile à feindre...

Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de raconter la vie des femmes que l'on a bien connues, qu'on a observées avec amour.

Car ceux qui n'ont pas aimé n'ont pas vu, et les femmes, de quelque race qu'elles soient, ne se montrent guère à ceux qu'elles n'aiment pas. J'ai aimé Aïnes. Elle avait la fraîcheur et le charme un peu troublants d'une fillette qui devient femme.

Mais j'ai aimé surtout son âme aussi profonde que celle des hommes qui pensent, son âme clairvoyante jetant sa lumière sur le mystère profond des choses et des cœurs...

Le récit de Paul Odinot *Fathma Drissia Chanteuse de Fez* comporte également une part autobiographique que l'écrivain ne cherche pas à dissimuler. C'est aussi une toute jeune fille comme Ram : *A-t-elle seize ans ? Peut-être pas... Elle dit qu'elle est née dans le Riff* nous informe le narrateur. Certaines pages n'ont pas dû laisser Henry de Montherlant indifférent même s'il est difficile d'affirmer qu'il s'en est inspiré, par exemple celle-ci :

Fez, petite Fassia, votre charme m'attire et m'entraîne. Il me faudra lutter encore pour résister, et m'en aller vers la douleur et la souffrance... Alors je ne la retiens plus, elle me dit qu'elle

s'en va chez son père ou son frère... Mais je sais bien qu'elle ment et que ce soir elle ira avec une compagne préférée chanter et boire... Voici le Ramadan revenu. Il ya juste un an que je suis dans la ville

Les nombreux déplacements que Montherlant a faits en Afrique du Nord, à partir de

1927, à Tunis, Ceuta, Béchar, Bougie, Médéa... lui ont permis de faire de multiples observations d'une grande richesse mais il est demeuré un dilettante qui ne s'est jamais enraciné dans le peuple, même s'il a fréquenté les cinémas populaires de Belcourt (dont un où Albert Camus ,se rendra en compagnie de sa grand-mère). Toujours en fin observateur au demeurant, mais seulement en observateur. Montherlant ignorait la bourgeoisie du centre d'Alger. L'époque où il aurait pu connaître la fière aristocratie algérienne, celle que Fromentin avait peinte à la chasse au faucon à mainte reprises, avait disparu, asservie définitivement. Montherlant a des propos très durs pour les caïds assujettis à la puissance coloniale, qu'il méprisait.

En revanche Charles Lagarde, en 1868, s'était lié d'amitié avec l'un des derniers seigneurs du Sud. Montherlant a-t-il pris conscience que cette disparition avait mis fin à des belles amitiés entre officiers libéraux, ouverts à la civilisation locale ? Le témoignage de Charles Lagarde est l'un des derniers du genre qui soient parvenus jusqu'à nous. Lorsqu'un certain nombre de grands Seigneurs échappaient encore à l'humiliation et à la vassalisation, des officiers arabisants comme Corneille Trumelet, Jean-Auguste Margueritte ou Guillaume-Stanislas Marey-Monge qui les admiraient se lièrent d'amitié avec eux. Montherlant aurait, en d'autres temps, pu satisfaire ses désirs mais il a peut-être mieux pris conscience de son échec en lisant ces lignes de Charles Lagarde :

Entre tous ces patriciens de la tente, se distingue notre ami Lakdar, homme de naissance et de valeur, grand chasseur et brave soldat, véritable type du gentilhomme saharien. C'est un jeune homme d'une trentaine d'années, vêtu d'une élégance extrême. Il a le teint parfaitement blanc, la barbe rouge, l'œil bleu comme le Christ, et les lignes du visage d'une finesse, d'une pureté qui sont le blason de ces castes nobiliaires. On ne peut pas voir unies tant de noblesse et de d'exquise douceur à un si grand air de force et de vaillance. De plus Lakdar, qui connaît peu nos usages et parle imparfaitement notre langue, nous a cent fois étonné par un tact et un instinct des convenances qu'on rencontre à peine dans nos sphères les plus élevées. (p.194)

Charles Lagarde et Paul Odinet, dans des conditions très différentes avaient côtoyé des Algériens et des Marocains de toute condition et sur la durée. Ces ceux officiers, au contact des dures réalités et bénéficiant de la durée avaient réussi à tisser des rapports de confiance avec des autochtones. Contrairement à Montherlant, qui se confond en partie avec son héros Auligny. Leurs écrits mettent en relief les limites du projet de ce dernier.

Les relations qui se sont nouées entre Paul Odinet et les Musulmans sont d'une toute autre nature. Montherlant qui a lu attentivement *Le Caïd Abdallah suivi de Fathma Drissi chanteuse de Fès* et *La première communion d'Abd-el Kader*, (1927) d'Odinot (il pensait grand bien ce livre) a été profondément influencé par les écrits de l'ami avec lequel il a entretenu une étroite correspondance. Deux épisodes de *La Rose de sable* trouvent leur source dans *Le Caïd Abdallah* mais l'influence de cet ouvrage semble imprégner le livre entier. Cet ouvrage est pour l'essentiel un journal de route personnel. A la page 130 Odinet écrit : *Dans ce livre consacré à Abdallah je n'ai pas encore parlé de lui. Voici qu'il prend figure.*

Un certain nombre d'indications permettent d'établir la chronologie du récit *Le Caïd Abdallah* et par voie de conséquence d'y inscrire le destin du Caïd. Odinet est probablement arrivé au Maroc en 1909. La première date est donnée page 41 (chapitre VII), il regrette d'y être venu :

Cet hiver de 1910-1911 a laissé dans mon souvenir une grande place douloureuse. Je n'avais jamais autant la peine d'être exilé. Je regrettais maintenant d'être venu tenter la fortune et les aventures au Maroc.

En ce début de leur rencontre les entretiens entre les deux hommes sont francs, violents même chez Abdallah qui s'exprime avec véhémence :

Tout le monde sait, ajoute-t-il, que Monsieur Hafid l'impie, a vendu le Maroc. Son œil brille de colère quand il prononce le nom du Sultan.

Dès le début de son séjour au Maroc Odinet comprend que les Marocains s'opposeront à la présence française même s'ils doivent composer un temps avec la supériorité militaire et technique de l'envahisseur :

Cet hiver 1910-1911 fut rude à Fez où Odinet, isolé n'avait qu'un ami, Abdallah.

J'entrepris alors de noter les récits détaillés qu'il me fit de la vie de son père. Ce manuscrit fut avec tant d'autres brûlé à Fez en 1912 (lors du soulèvement du Mellah), et je n'ai pas eu ensuite le loisir de recommencer à l'écrire. (p.43).

Le narrateur a tout misé sur son ami Abdallah :

Je lui dis : Abdallah, j'ai confiance en toi, il faut que tu saches tout ce qui se passe chez nous, et il faut que tu me dises, toi, tout ce qu'on dit ici, et en tribu

Je ne te demande pas de belles paroles, je te demande de bien me comprendre et de m'aider.

Je suis ton ami et depuis le jour où tu m'as recueilli, je n'ai pas changé, répondit-il. Je mentirais si je te disais que j'aimais avant ce jour-là les Français. Mon père m'avait appris à détester tous les étrangers. (p.131)

L'amitié qui lie les deux hommes est bien réelle mais elle est entachée par le fait qu'Abdallah est invité à sonder l'opinion publique. Le narrateur n'a aucune intention d'utiliser ces

informations à des fins répressives mais le rapport entre l'occupant et l'autochtone est biaisé. Odinet reconnaîtra, amèrement, par la suite, l'échec de son projet :

Abdallah, que j'espérais voir devenir un trait d'union entre les Français et les indigènes, Abdallah a échoué. (p.211)

Odinot consacre plusieurs pages au soulèvement du Mellah de Fez en avril 1912 dont s'inspirera Montherlant dans la fin de *La Rose de sable*. Dans son roman il a recréé à sa manière les événements afin de mettre en lumière la situation désespérée dans laquelle se trouvait ses deux héros : Guiscart et Auligny. Guiscart avait invité son ami dans une maison qu'il louait dans le Mellah. Lorsque l'insurrection éclata les deux compagnons cherchèrent en vain à fuir (Guiscart ne put retrouver la clé d'une grille) Auligny y perdra la vie et Guiscart réussira à s'échapper.

Dans *La Rose de sable* le lieutenant Auligny, qui ne connaît pas la langue du pays, déchiré par ses contradictions, ne sachant pas, en dépit de sa bonne volonté, créer un échange fructueux avec les autochtones de Birbatine, demeure à l'écart. C'est sa maîtresse arabe, Ram qui va le faire aimer ses congénères mais il ne saura pas exprimer cette affection cachée :

Sous l'influence de son amour pour Ram, ces hommes autour desquels sa sympathie a toujours tourné, maintenant il les aime. Mais soulevé par cette grande lame, il dépasse son éducation, le rôle qu'on lui a confié, son devoir même peut-être : en ces instants, ces hommes, il les préfère à ses compatriotes.(p.319.)

La position d'Auligny est très proche de celle du lieutenant Odinet qui fait la confession suivante dans *Le Caïd Abdallah*:

D'ailleurs au plus profond de moi-même, je suis choqué de voir la France entreprendre la conquête du Maroc, de voir un grand pays accabler de ses engins de guerre un peuple qui lutte pour son indépendance, malgré la disproportion des forces ; un peuple qui lutte malgré la famine, un peuple où les femmes et les enfants eux-mêmes prennent le fusil. Et cependant, loyalement, je travaille à cette œuvre , mais du moins, je suis sûr qu'ils savent , ceux qui se soumettent par mon intermédiaire, sans que jamais un mot leur laissant voir que je trouve leur cause sympathique, ait monté sur mes lèvres, je suis sûr qu'ils comprennent que c'est une grande nécessité, plus puissante qu'eux et moi, qui nous oblige à obéir et que c'est écrit (p.111).

Il est difficile de nier l'influence d'Odinot sur son ami Montherlant. Cependant

Odinot, arabisant, ne met pas l'accent sur le déchirement entre ses sentiments profonds, hostiles à cette agression, et l'amour de sa patrie. Déchirement qui parcourt toute l'œuvre de Montherlant et pas seulement *La Rose de sable*.

Montherlant s'est inspiré à deux reprises, et de manière concrète, d'un récit du livre de Paul Odinet.

Au chapitre XLVIII, Odinet fait le récit d'une scène qu'il a observée dans la salle de réunions d'un hôtel de Fès, description très pittoresque et d'un réalisme social aigu :

Tu vas entendre mon procès, m'explique le caïd Abdallah.

Tu sais qu'il y a dans ma tribu un très beau terrain appelé Aïn-Berda.

Les colons du village se sont mis dans la tête de se faire partager le lot, en petites parcelles de colonisation, et ils soutiennent que cette terre n'est pas collective. Naturellement nos administrateurs soutiennent ce point de vue, sauf quatre ou cinq notables qui prétendent posséder à eux seuls Aïn-Berda.

